LE MONDE LIBERTAIRE

LE MONDE LIBERTAIRE

2€ ISSN 0026-9433

N° 1602
du 1er au 14 juillet 2010

hebdomadaire de la Fédération anarchiste, adhérente à l'Internationale des Fédérations anarchistes

« Gouverner ne consiste pas à aider les grenouilles à administrer leur mare ! »
Michel Audiard

Le travail rend timbré

Affranchissons-nous !

M 02137 - 1602 - F: 2,00 €

RIRI

Sommaire

Fait d'hiver, par J.-M. Raynaud, *page 4*

Y'a du **gaz** dans l'eau, par Alex, *page 5*

Brèves estivales, *page 6*

Entretien **sans-papiers,** par Alain et Ali, *page 7*

Intox et alcool, par Fred, *page 8*

La **SNCF** ne se prive de rien, par D'jo, *page 9*

La police de **l'emploi,** par F. Barthélémy, *page 9*

Cognes et répression à Poitiers, par Cécile, *page 10*

Le siècle de **l'Anarcho-syndicalisme,** par R. Pino, *page 11*

Écologie en Galice, par G. Kerdivel, *page 14*

Freud à l'ombre, par J. Lesage de La Haye, *page 15*

Se faire **une toile** cet été, par M.-C. Calmus, *page 18*

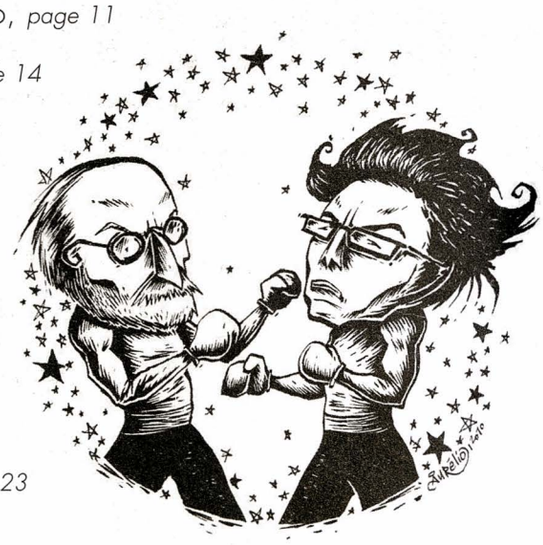
Sorties **cinoche,** par H. Hurst, *page 19*

La **beauté** aiguisée, par Potkine, *page 20*

Le **mouvement,** *page 21*

Programme **radiophonique,** *page 22*

Rendez-vous estivaux, *page 23*



Chers lecteurs et lectrices, ceci est le dernier numéro hebdomadaire en kiosque jusqu'au 14 juillet. Sa parution reprendra le 11 septembre. Par contre, vous pourrez trouver en kiosque pendant tout l'été le numéro hors-série numéro 39 et ce, dès le 15 juillet chez votre marchand de journaux préféré.

Bulletin d'abonnement

Tarifs (Hors-série inclus)	France et DOM-TOM	Étranger
3 mois, 13 nos	◯ 20 €	◯ 27 €
6 mois, 25 nos	◯ 38 €	◯ 46 €
1 an, 45 nos	◯ 61 €	◯ 77 €

Abonnement de soutien

1 an, 45 nos ◯ **76 €**

Pour les détenus et chômeurs, 50 % de réduction en France métropolitaine . Les chèques tirés sur des banques hors France subissant une taxe exorbitante (plus de 15 euros), nous vous demandons d'effectuer vos paiements par virement bancaire international (IBAN: FR7642559000062100287960215). (BIC : CCOPFRPPXXX)
Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière feuille de routage.

(en lettres capitales. Règlement à l'ordre de Publico, à joindre au bulletin)

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Rédaction et administration : 145, rue Amelot, 75011 Paris. Tél. : 01 48 05 34 08 – Fax : 01 49 29 98 59

Directeur de publication : Bernard Touchais – Commission paritaire n° 0614 C 80740 – Imprimerie 3A (Paris)

Dépot légal 44145 – 1er trimestre 1977 Routage 205 – EDRB Diffusion Presstalis.

Photos et illustrations de ce numéro : droits réservés.

Editorial

« Une ambiance de merde », c'est ce qu'on pouvait entendre dire à France Inter vendredi dernier peu avant le journal parlé de 8 heures... C'est le moins qu'on puisse dire. En début de semaine, en entendant Stéphane Guillon délirer sur son éviction annoncée on pouvait s'interroger. Jeudi matin tout était bouclé, l'humour sarcastique incarné par Didier Porte et Guillon était « mis en retraite forcée » par le PDG de Radio France. Le cas des deux trublions est la partie visible de l'iceberg encore à venir. Il s'agit bien sûr, bien entendu d'une reprise en main de toute la station. Elle doit maintenant être aux ordres du pouvoir en général et du locataire actuel de l'Élysée en particulier. Et, surtout, défense de rigoler dans les rangs ! Certes, comme il l'a déclaré en privé, Jean-Luc Hess, grand manitou aux ordres de Radio France, n'est pas Domenech. Mais sa ressemblance avec l'entraîneur piteux de l'équipe de France, mais la baisse des performances radio va s'annoncer... Pourtant, les noms d'oiseaux proférés avec d'autres ici et là tournent tous autour du même pot ! De plus, le retour des Bleus dans la douce France a bien failli éclipser le compte rendu des fières manifestations du 24 juin dernier. Il est vrai que pour nos dirigeants éclairés les exploits sportifs et tricolores doivent remonter le moral des Françaises et des Français. Et là, catastrophe, il faudra attendre la coupe d'Europe pour se refaire une santé et un moral d'enfer. Alors ne causons pas de retraites, cherchons d'abord à remonter le moral de ceux qui animent les jeux sur les tristes et étranges lucarnes... Éric Woerth, ministre émérite du Travail a encore fait le dentelé en déclarant sur i-Télé : « Je pense que [les manifestants] défilent parce qu'ils sont inquiets... Toute mobilisation est importante. » Le sens caché de ces propos semble être : Battez le pavé pauvres hères, on va vous rassurer avec des marionnettes et autres colifichets et on rasera gratis très prochainement. À nous toutes et tous à lui montrer qu'il se met le doigt dans l'œil jusqu'au coude !

Le cachet de La Poste fout les foies

Aurore et Crépuscule

Fédération anarchiste, Val-de-Marne 94

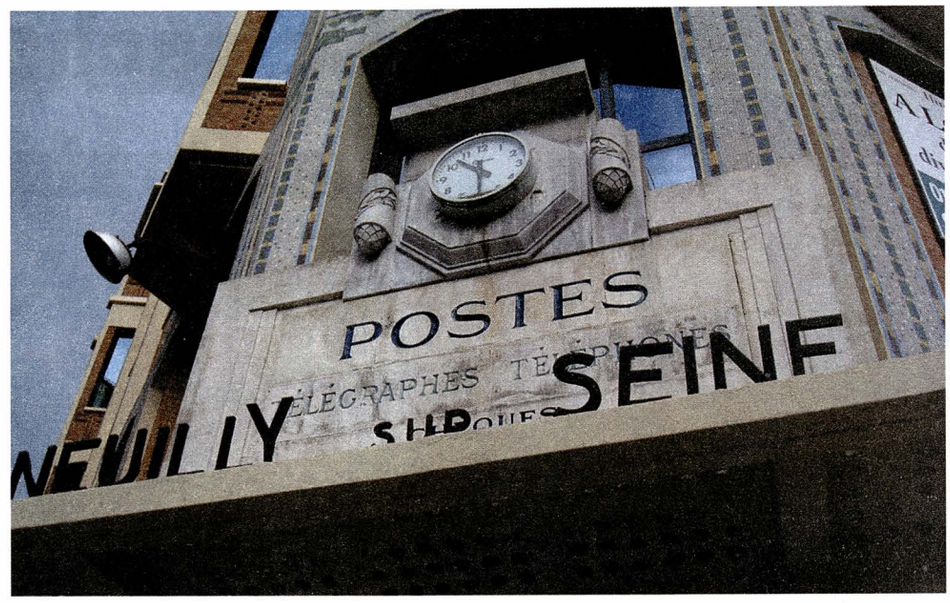
Tu travailles à La Poste. Tous les ans, plus ou moins, on te change tes horaires, tes cycles de repos, etc. De temps en temps, on supprime ton poste. Tu te retrouves remplaçant universel. On te propose un reclassement à 60 kilomètres de chez toi. Tu te rebiffes ? Sanction, re-sanction, conseil de discipline, viré. Un syndicat de médecins du travail de La Poste proteste enfin, dans une lettre ouverte au président du groupe, contre les ravages en matière de santé que causent les restructurations de l'ancien service public.

Dans son brûlot, le Syndicat professionnel des médecins de prévention de La Poste dénonce pêle-mêle « des suicides ou des tentatives [...] exclusivement liés à des situations de vie professionnelle », un « taux d'absentéisme pour maladie [qui] atteint des seuils sans précédent », les accidents du travail et maladies professionnelles en « très forte augmentation », le mal-être au travail, et la « situation d'épuisement physique et psychique » des agents de distribution. Cela « lié aux nouvelles organisations de travail », dans une entreprise qui emploie 300 000 personnes.

Mais aussi « une très forte pression commerciale individuelle et quotidienne », une « dette sociale (repos non accordés aux agents) [...] énorme » des « dépassements des horaires de travail non rémunérés [...] quotidiens », des congés impossibles à obtenir « à des dates permettant de les partager avec leurs proches », des pressions pour inciter les agents à partir, et on en passe.

Le rapport fait six pages, et il est disponible un peu partout sur le Net. Malgré le ton infiniment respectueux et le rappel incessant d'une loyauté sans faille envers l'entreprise, les médecins mettent en cause une forme de management par le stress, similaire à celui dont on a tant parlé à France Télécom.

Pour eux, les incessants changements d'organisation du travail (pour la distribution, le plan s'appelle Facteur d'avenir, et provoque au moins une réorganisation générale par bureau et par an) maintiennent les travailleurs dans l'insécurité et les amènent à accepter des contraintes de rentabilité bien au-delà de ce qu'il est raisonnable d'un simple point de vue de la santé. Concrètement, pour un facteur, c'est du travail six jours sur sept, en horaires décalés, avec une charge de travail qui s'accroît chaque année au rythme des suppressions de postes (62 000 depuis 2002 selon Sud-PTT). Inutile de préciser que, dans cette galopade à la rentabilité, la qualité de service rendu aux usagers



compte pour moins encore que la santé des travailleurs.

Les médecins affirment aussi leur amertume face à l'absence totale de considération apportée à leurs remarques, « voire plus grave par le déni manifeste » qu'on oppose à leurs conclusions. Et d'ajouter : « Aujourd'hui nous considérons que l'indépendance du médecin du travail n'est plus assurée à La Poste. » « La médecine de prévention professionnelle ne saurait servir de réponse et de caution à une stratégie d'entreprise. »

Une stratégie d'entreprise donc, qui fait de l'insécurité permanente du personnel le ressort principal des « relations humaines ». Une stratégie où les réorganisations ne sont pas seulement un moyen d'accroître la profitabilité directe de l'entreprise, mais aussi une fin en soi, la perpétuation de l'état de guerre qui frappe de stupeur les personnels. Guerre avec son cortège d'éclopés, de traumatisés, de morts.

Il fut un temps où les politiques de management, dans les entreprises publiques, visaient à utiliser la force de travail au maximum en la conservant autant que possible en état de marche. Ce temps n'est plus : aujourd'hui, à La Poste comme ailleurs, on consomme de l'humain, sans égard pour sa santé, son futur, sans décence élémentaire. Un qui tombe ? Dix chômeurs à la porte pour prendre sa place. Pour le capital, le travailleur n'est même plus une machine : c'est un consommable.

A. & C

Faits d'hiver

Un parfum de pétainisme

On se souvient (*Faits d'hiver* paru dans *Le Monde libertaire* n° 1600) qu'en juillet 2008, plusieurs centaines de personnes avaient protesté spontanément après l'arrestation d'une famille de sans-papiers.

Ces gens, de toutes conditions sociales, avaient alors écrit au préfet responsable de cette arrestation pour lui signifier qu'ils trouvaient que les méthodes employées n'allaient pas sans rappeler celles du gouvernement de Vichy.

Pour ce motif, six d'entre eux (dont un Charentais) se sont retrouvés ce 10 juin devant le tribunal correctionnel de Pau. Dans *Sud-Ouest dimanche* du 20 juin 2010, Jean-Claude Guillebaud, une des plus grandes plumes de ce quotidien régional ne tirant qu'à 300 000 exemplaires, écrit, à propos de la crise : « On va répétant partout aux Français (comme aux Espagnols, aux Grecs ou aux Allemands, etc.) qu'ils ont vécu "au-dessus de leurs moyens" et qu'ils doivent aujourd'hui faire pénitence. Un parfum de pétainisme affleure dans ces exhortations moralisatrices… »

On s'en doute, Jean-Claude Guillebaud, qui n'est portant pas le premier manant venu, pour avoir gravement insulté le gouvernement français en comparant sa politique au pétainisme, va, incessamment sous peu, être arrêté par la police, placé en garde à vue et traîné devant le tribunal correctionnel de Bordeaux.

Reste que, quand en plus des « terroristes » ordinaires qui s'opposent de plus en plus nombreux à des arrestations d'enfants ou de pauvres gens simplement sans-papiers, commencent à monter au créneau des résistants de la 25e heure (je ne dis pas cela pour notre valeureux camarade Jean-Claude), ça a comme un petit parfum de… !

Celui de la défaite du pétainisme et de la victoire, proche, de… la Résistance !

Jean-Marc Raynaud

Un accident hautement improbable

De la quête du profit à la marée noire

« Nous n'étions pas préparés à une telle catastrophe », aveu d'un insupportable fatalisme de la part du directeur général du groupe pétrolier BP, après l'explosion d'une plateforme au large de la Louisiane le 20 avril dernier.

De leur côté, les services gouvernementaux impliqués dans les autorisations de forage n'ont pas obligé BP à fournir une étude d'impact détaillée, après avoir conclu qu'une marée noire était peu probable. L'inconscience des dirigeants des multinationales n'a rien à envier à celle des pompiers pyromanes de la classe politique américaine – Obama en tête – qui, le mois précédent, s'étaient résolues à une extension des forages pétroliers et gaziers *offshore* dans l'espoir de rallier les républicains aux nouvelles lois sur la lutte contre le changement climatique !

Yes, jerrican !

Il est vrai que l'effort « décisif » de l'administration américaine, dans la foulée de Copenhague (réduction de 5 % des émissions de gaz à effet de serre en 2020 par rapport à 1990), est suspendu à l'approbation de ces lois. À les entendre, les États-Unis sont confrontés à « la pire catastrophe écologique » de leur histoire, violent retour de flamme pour la société la plus droguée au pétrole, condamnée à une course effrénée aux approvisionnements énergétiques pour alimenter sa croissance.

Cette logique destructrice est particulièrement bien illustrée par l'entreprise BP, dont le virage stratégique depuis 2009 consistait à se recentrer sur les hydrocarbures, en se retirant progressivement des énergies alternatives, poussée par la logique purement financière des actionnaires et notamment des retraités britanniques qui ont joué une partie de leur avenir dans les fonds de pension BP. La multinationale ayant prévu d'utiliser les dividendes pour l'indemnisation des victimes, les adeptes des retraites par capitalisation auront là une bonne occasion de réfléchir au bilan de leur sinistre stratégie.

Dans ce système capitaliste, il y a toujours un chien de garde pour justifier les délires technoscientifiques au nom des besoins immenses de la population. Mais à ce jeu du « toujours plus », nous serons assurément tous perdants.

« Le développement, c'est bon pour l'emploi » ?

Pour la pêche à la crevette au large de La Nouvelle-Orléans, c'est terminé pour une bonne dizaine d'années au moins.

Faut-il rappeler, à tous ceux dont le cerveau a la forme d'un tiroir-caisse, que l'argent ne pourra jamais réparer les dégâts occasionnés sur les écosystèmes et la biodiversité ? En outre, dans le golfe du Mexique, la pollution engendrée menace directement plus de quatre cents espèces, dont des baleines, des dauphins, des lamantins et de nombreux oiseaux. Mais ce désastre en haute mer n'est malheureusement qu'un avant-goût des catastrophes annoncées d'un capitalisme qui ne sait, par « essence » même, ni prendre en compte ni résoudre la question des limites de la biosphère dans lequel tout système s'inscrit.

L'histoire de l'exploitation des champs pétrolifères montre que les hommes sont allés du plus facile au plus compliqué. Une fois franchi le pic de Hubbert, les perspectives ne reposent plus que sur les schistes bitumineux et autres gisements de grande profondeur : la quête du pétrole devient alors économiquement plus coûteuse, écologiquement plus dangereuse et énergétiquement de moins en moins rentable.

Mais Obama mise également sur le nucléaire qui, question dangerosité, est effectivement l'énergie la plus prometteuse.

Une suicidaire « pédagogie de la catastrophe », qui appelle la multiplication des accidents de plus en plus graves afin que les sociétés accèdent à une prise de conscience des problèmes liés à leur développement.

Investir plus pour décliner plus

Comme à chaque nouvelle crise, les dirigeants sortent leurs mouchoirs et jurent la main sur le cœur qu'ils vont s'attaquer sérieusement à la question énergétique : ils rêvent d'un capitalisme vert porté par la panacée des énergies renouvelables. En espérant des rendements énergétiques qui ne sont souvent pas à la hauteur des enjeux, ils prétendent orienter les investissements vers toujours plus de haute technologie en assurant la mainmise des grands groupes industriels sur les profits à venir. Il s'agit de retirer encore plus d'autonomie aux populations, désormais censées s'en remettre aux technosciences. Cette stratégie favorise la concentration des capitaux et renforce l'État.

Le développement du capitalisme a jusqu'à présent reposé sur l'accès à une énergie abondante et le dernier espoir est de réactiver ce mythe avec les énergies renouvelables. Quand bien même une énergie miraculeuse apparaîtrait, celle-ci serait à coup sûr un accélérateur pour la consommation d'autres ressources.

Le seul véritable levier dont nous disposons est encore et toujours celui de la sobriété, des économies d'énergies à grande échelle. Il s'agit plus que jamais d'entrer en décroissance sur la base d'une autre organisation sociale, en se débarrassant du système capitaliste qui, aux États-Unis comme ailleurs, nous empêche de reprendre le contrôle de nos vies.

Alex
Groupe Tous les maquis

Brèves de combat

Le 24 juin stéphanois

À Saint-Étienne, nous étions 30 000 manifestants. Départ de la gare de Châteaucreux jusqu'à la place de la Mairie, noire de monde. Nous étions à peu près 200 libertaires. Pour animer le cortège, la chorale La barricade était venu chanter quelques chants révolutionnaires. Un bilan plus que positif comparativement à la manifestation du 27 mai !

Action directe à McDo

Vendredi 25 juin, vers 12 h 30, à cause de la climatisation défaillante, une vingtaine de salariés a exercé son droit de retrait face à une chaleur insupportable. Ils ont su profiter de dix minutes de liberté, le temps que la température se rafraîchisse. Un premier pas vers de futurs mouvements sociaux ?

Squat menacé à Caen

Depuis deux ans, les squatteurs avaient ouvert un lieu politique autogéré, sur des bases libertaires et anticapitalistes, Le Pavillon noir, composé de deux maisons appartenant à la mairie de Caen. La mairie a refilé les lieux à la société HLM La Caennaise, créée entre autres à l'initiative de la Ville de Caen, afin de construire des logements « sociaux ». Mais, la mairie demande par courrier aux squatteurs de quitter les lieux de leur plein gré, pour qu'un « expert passe voir s'il y a des termites, du plomb ou de l'amiante dans les maisons avant de pouvoir envisager de les raser dans un futur indéterminé » ! Les squatteurs ont décidé de ne pas se laisser faire et de se mobiliser pour la résistance.

Encore les fafs à Lyon

Une fois encore, vers 22 heures, un vendredi soir, une quarantaine de fachos s'est regroupée, a défilé avec des drapeaux et en scandant des slogans anti-immigration et racistes. Ils s'en sont pris, ensuite, place des Terreaux, aux clients des différents cafés de type maghrébin ou aux gens tentant de s'opposer. Puis, sur Saint-Jean (vieux Lyon), ils étaient alors une soixantaine, ils ont scandé des slogans tels que « 1, 2, 3, retourne en Algérie » ou le fameux « La France aux Français », mais cette fois, certains étaient cagoulés et armés de barre de fer, avant d'être dispersés par les flics.

Encore les fafs à Paris

Après l'interdiction par la préfecture de l'apéro géant « pinard et saucisson » à la Goutte d'Or (Paris 18e), les Identitaires, initiateurs de l'événement, avaient décidé de se rabattre sur un endroit plus tranquille : la place Charles-de-Gaulle (Paris 8e). Officiellement, pour « commémorer » l'Appel du 18 juin, une thématique qui a pourtant toujours été étrangère au Bloc identitaire et à ses dirigeants. Environ 500 à 600 personnes s'étaient rassemblées à côté de l'entrée de la station RER, dont des hooligans. Le plus amusant, c'est qu'ils se sont foutus sur la gueule entre eux !

« Handicapés méchants ? »

Depuis 1986, la ferme de vie du Bersac (Hautes-Alpes) accueille un petit groupe de personnes atteintes d'un handicap mental. Certains habitent dans cette petite structure depuis une vingtaine d'années. Récemment, l'ADSEA (Association départementale pour la défense et la sauvegarde des enfants et adultes), gestionnaire de ce lieu de vie, projette la construction d'une cuisine centrale sur le terrain même de la ferme. Cette implantation implique, de fait, que les résidents soient délogés. Ce type de structure d'accueil, unique dans le département et l'une des dernières en France, permet pourtant d'amener les personnes handicapées vers une autonomie plus importante et un mieux-être évident grâce à son environnement privilégié (animaux, jardin potager, terrasse, activités d'extérieures et de village). C'est pourquoi, il est nécessaire de pérenniser la ferme des Vignes. Dans l'urgence, un collectif de soutien a été créé et soutenu par l'union locale Hautes-Alpes de la CNT-AIT et appelle à la solidarité et à signer la pétition en ligne sur le blog : nonalafermeturedubersac.

Retraites

Pour rappel, un sondage BVA-Les Échos (qu'on ne peut pas accuser de gauchisme…) annonçait avant la manif de jeudi que plus de la moitié des Français (56 %) sont hostiles à la réforme des retraites et les deux tiers (67 %) considèrent que la politique économique du gouvernement est « mauvaise ». Ça s'est hélas pas trop vu dans les rues…

Petite victoire des sans-papiers

Le gouvernement, confronté depuis l'automne à une mobilisation des travailleurs sans-papiers, a fini par accepter des « ajustements » pour harmoniser les critères de régularisation par le travail. C'est un début, le combat continue.

PAVÉ D'ANAR avec SADIA et MAZOCH

KROKAGA

Lutter pour des papiers

Alain et Ali

Le 14 juin, « Lundi matin » recevait à Radio libertaire deux travailleurs sans-papiers en grève, agents de nettoyage de l'entreprise Seni depuis 2006 :

« On a rejoint cette entreprise à la recherche de meilleures conditions de travail, surtout dans le respect du personnel. Nous avons démarré cette grève pour obtenir des attestations de l'entreprise (Cerfas), demandés par la préfecture pour notre régularisation. On a installé un piquet de grève dans les locaux de l'entreprise le 12 octobre 2009. Après trois mois, on a reçu une convocation en justice pour « nuisance aux livraisons de produits », ce qui n'était pas du tout vrai. On continue la lutte depuis bientôt neuf mois.

Il y avait de mauvaises conditions de travail, mais on faisait avec parce qu'on n'avait pas le choix. C'est pour cela que nous sommes en grève : pour obtenir la régularisation et, dans un deuxième temps, pour améliorer les conditions de travail. Nous utilisons couramment des produits toxiques ; les protections, on en entend parler, mais on ne les voit jamais. Les temps de transport ne sont pas pris en compte. Les sites sont souvent dans des zones mal desservies, et on est obligé de faire le trajet à pied. On doit aussi distribuer le courrier ou aider des personnes quand les ascenseurs ne marchent pas, etc.

Les patrons ont fêté de gros bénéfices, réalisés sur notre dos. Dans l'entreprise, nul n'est sans savoir qu'on est sans-papiers : nous réclamons notre régularisation depuis 2008. Ils nous avaient dit qu'ils avaient envoyé des dossiers en préfecture, et on devait recevoir des récépissés ou des convocations, toujours pas venus. On a essayé d'ouvrir des négociations avec les patrons, mais ils disent qu'ils attendent la réponse de la préfecture et qu'ils ne peuvent rien faire. D'autres sources nous disent que les dossiers n'ont jamais été envoyés. Jeudi dernier, on a manifesté devant la préfecture de Créteil et une délégation a été reçue ; mais tout le monde se rejette la balle : le patron dit que c'est la préfecture et la préfecture dit que c'est le gouvernement.

Le 12 octobre, environ 245 grévistes ont eu le courage d'arrêter de travailler. Il y en a pas mal qui ont été amadoué par leur inspecteur de chantier : « Ne vous ralliez pas à ces gens-là, moi je vais vous faire des Cerfas et vous obtenir des régularisations. » Ils se sont contentés de belles phrases et ils ont continué à travailler. Quand on nous a évacués des locaux de la Seni, il était entendu qu'un protocole d'accord avait été signé et qu'on pouvait reprendre le travail ; on a reçu des licenciements, à peu près 140. Certains qui n'étaient même pas en grève ont été licenciés. On a été trahis. On a réalisé qu'on s'était mis derrière des délégués corrompus. Il y en a qui ont obtenu leur régularisation et d'autres qui continuent de travailler sans l'avoir obtenue ; mais nous, on s'est dit qu'on a démarré une lutte, on va aller jusqu'au bout, on fera le maximum pour obtenir la régularisation. Vu qu'on n'avait plus le droit d'occuper les locaux, on s'est installés juste devant l'entreprise le 31 mai.

On rencontre d'autres piquets. Une délégation va assez souvent à Bastille. Nous sommes en contact avec les grévistes de Vitry, qui viennent aussi nous soutenir. On est solidaires, parce qu'on est tous dans la même situation. On fait officiellement partie des 6 000 grévistes qui ont démarré en 2009. On continue pour ne plus avoir à vivre ce qu'on a déjà vécu, et aussi en pensant à ceux qui viendront après nous. C'est également pour les salariés en situation régulière qui subissent les mêmes peines mais qui sont obligés de se taire. On en a vu pas mal qui nous montrent leur volonté de nous aider, mais ils peuvent pas faire grand-chose, parce que leur place est menacée. C'est ce qui s'est toujours passé : on nous faisait comprendre que si tu veux pas, tu vas voir ailleurs. C'est pas évident de laisser passer son boulot comme ça.

On reçoit pas mal de soutien des salariés encore dans l'entreprise, des aides de municipalités, des associations de soutien, de riverains, qui nous apportent couvertures ou matelas, chaises et nourriture, de l'aide financière de passants, et tout ça nous donne de la motivation à résister encore. Nous, on n'a plus rien. On ne pourrait pas tenir le coup sans ces soutiens.

Pour travailler, on te demande bien une pièce d'identité. On peut travailler sans : je cotise depuis quatre ans ; mais ce n'est pas à mon nom. Je n'ai pas de retraite, sécu, congés, chômage. La pièce d'identité pour nous, c'est avoir la liberté de circuler, préparer une retraite, fonder une famille, sortir sans la peur au ventre de se retrouver dans un avion ; parce qu'on peut se faire contrôler n'importe quand. Tu reviens un matin au pays sans rien, obligé de reprendre à zéro. »

Alain : « Je pensais avoir une vie meilleure en venant. La guerre en Côte d'Ivoire a vraiment traumatisé les gens. Dès que tu mets les pieds à l'école, on te parle de la France.»

Ali : « J'ai tenté d'obtenir un visa étudiant pour pouvoir faire un master, mais ça n'a jamais abouti. Je travaillais au Mali, mais ça me rapportait à peine plus de quoi me déplacer pour me rendre sur le lieu de travail ; donc c'était juste pour moi, et je suis issu d'une grande famille, où il y avait pas mal de difficultés. De la France, j'ai retenu surtout le slogan « Liberté, égalité, fraternité », qui n'est pas du tout présent sur place. On veut d'abord faire savoir qu'on est ici. On est des citoyens comme tout autre français : nous travaillons, nous vivons ici, nous cotisons ; on fait des courses comme vous et nous vivons au quotidien comme tous les autres.

La France est venue en Afrique : elle devait s'attendre à ce qu'un jour l'Afrique vienne à elle. On vient pas pour prendre le travail des autres : on en a déjà un. On veut pouvoir travailler normalement, c'est tout ce qu'on demande. Si tu as les papiers, il y a des pressions que ton patron ne peut pas te faire subir ; sans papiers, c'est comme si tu n'étais rien. Tu vas te plaindre où ? On n'a pas le droit à la parole ici.

On nous dit : « Tes papiers son pas bons, tu pourrais trouver ceux d'un cousin ? » Toutes

les autorités sont au courant, ça a été vraiment démontré. C'est un système qui continue. Si tu ne veux pas, vas voir ailleurs. Ça arrange les patrons et le gouvernement. Quatre personnes travaillent sous l'identité d'une seule : celui qui a les papiers, sa cotisation lui revient ; et les trois autres cotisations vont dans les caisses de l'État. Le perdant, c'est celui qui n'a pas de papiers. Je peux travailler avec un faux papier. Sur le bulletin de paye, c'est le même nom, et c'est un travail déclaré ; et pourtant le numéro de sécu n'est pas bon. La cotisation est payée, mais l'entreprise jamais convoquée. Des collègues ont été licenciés pour ce motif : 'Nous avons vérifié votre dossier : il est pas bon, on est obligé de vous licencier.' Parce qu'on s'est mis en grève.

Pas mal d'entre nous ne savent pas lire. Ils demandent une réduction d'heures de travail ou une augmentation des heures déclarées : on te paye trois heures, tu en travailles huit, alors tu demandes au moins cinq heures payées. Ça n'arrange pas les inspecteurs de chantier : leur compétence relève de cela aussi auprès des patrons : ramener les travailleurs à des bons prix. On te présente un document en te disant qu'il s'agit de ton augmentation de salaire, il te suffit de mettre tes initiales ; et tu viens juste de signer ta lettre de démission. Et, vu que tu as travaillé avec les papiers d'un autre, tu n'as aucun justificatif à présenter à la préfecture. Si le patron te fait un certificat en reconnaissant que tu as travaillé sous telle identité, tu joins ça au Cerfa, tu le déposes à la préfecture, et il n'y a pas de souci ; mais ils refusent.

On a un ami en grève, il a fallu trois personnes pour le remplacer. Qualifications et ancienneté ne sont pas prises en compte. Il y en a qui ont neuf mois de bulletins de paie à leur nom, mais, après leur licenciement, leur solde de tout compte indique qu'ils n'ont travaillé qu'un mois.

C'est pas parce que tu as eu les papiers que tu vas laisser les autres dans de mauvaises conditions. À toi maintenant de les soutenir, parce que, quand tu as les papiers et que tu viens soutenir ceux qui n'en ont pas, ça fait vraiment chaud au cœur. Des gens qui ont travaillé à la Seni, qui ont eu des papiers, viennent nous soutenir. Dès qu'ils ont un petit temps, ils passent et nous font des dons. Ils viennent nous soutenir pour qu'ensemble la lutte puisse aller jusqu'au bout. Arrivé à un certain moment, neuf mois sans travailler, moralement tu prends un coup, parce que tes petites économies, tu es obligé de les dépenser ; mais on tient le coup : on n'a pas le choix. C'est pas maintenant qu'il faut baisser les bras. C'est pour cela que je lance un appel aux auditeurs, qu'ils nous donnent un coup de main. Ils peuvent le faire : souvent, ils sortent du métro, ils voient des grévistes avec des boîtes, si chacun peut faire un geste, même un centime, ça nous va droit au cœur, parce qu'on a vraiment besoin de ça. On demande déjà un soutien moral. Pour ceux qui pensent que nous les grévistes on pense qu'à nous, il faudrait plutôt nous rapprocher pour mieux comprendre tout ce qu'on est en train de vivre, pour mieux connaître tout ce qu'on a comme ambitions. Toutes les aides seront les bienvenues. On veut un soutien déjà comme quoi on se sent pas seuls dans cette lutte, et de pouvoir agir afin que nos chefs puissent comprendre que c'est une lutte. On se rappelle bien à quelle date ça a commencé : c'était le 31 mai 2010 ; mais on serait prêts à aller jusqu'au 31 mai 2011 s'il le fallait. » **A. et A.**

Piquet de grève des sans-papiers de la Seni, rue Lech Walesa, Le Kremlin-Bicêtre, métro Kremlin-Bicêtre (sortie rue Carnot).

Journée de solidarité samedi 26 juin, place de la République, métro Kremlin Bicêtre : vide-greniers à partir de 10 heures pour apporter objets et vêtements (en bon état) et de 14 heures pour acheter, débats de 15 heures à 17 heures, concerts de 17 heures à 19 heures.

Outox, l'intox

Naguère, du côté de Saint-Brieuc, une rumeur affirmait que gober deux œufs durs permettait de ramener à zéro son taux d'alcolémie, avant de reprendre le volant. Chaque région de France développant ses propres croyances, il était question, en Haute-Saône, d'ingurgiter ses 200 grammes de cancoillotte à l'ail pour atteindre le même résultat. Au sud de la Loire, une grosse cuiller d'huile d'olive permettait, à ce qu'on disait, de faire glisser les gamma GT dans une sorte de no man's land gastrique, et de faire mentir les alcotests. Las ! Ce n'était que balivernes et tentatives artisanales, renvoyées au folklore par la boisson Outox, produit industriel, bientôt distribuée en Europe sur une large échelle. Outox, *a priori*, ce n'est jamais qu'un nouveau soda, composé de fructose et d'acide ascorbique. Un peu comme le Tang, ce jus d'orange en poudre dont ne peuvent pas ne pas se souvenir celles et ceux d'entre nous nés en 1966. Cependant, cet Outox se présente d'emblée comme, je cite, « une boisson de responsabilisation et de sécurité, au même titre que la ceinture du même nom ». Diantre. Outox ayant, à ce qu'il parait, le pouvoir de faire baisser un taux d'alcolémie aussi élevé soit-il, ses promoteurs la présentent donc comme une « boisson anti-alcool. » Ce qui, bien entendu, est un non-sens total, dans la mesure où, loin d'empêcher de consommer, la boisson en question permettrait de picoler puis de reprendre la route, sans risque. Comme tous les produits tendancieux, Outox a trouvé une façon de labo « indépendant » (Dermscan, pour ne pas le citer), concluant à l'efficacité de cette poudre de perlimpinpin. Les tests du labo ont porté sur un panel de… 60 volontaires, ce qui suffit à prouver le sérieux de l'étude. Que les scientifiques, eux sérieux, travaillant depuis toujours sur les problèmes d'alcolémie, s'insurgent contre cette nouvelle fable et en soulignent les dangers, qu'ils s'entêtent à rappeler qu'aucune formule magique n'est jamais parvenue à gommer, dans le sang, et comme par miracle, l'alcool (la seule formule efficace étant le sommeil, et le temps), semble ne guère peser face aux enjeux économiques. Lesquels enjeux pouvant se révéler astronomiques, pour peu que la jeunesse adopte cet Outox. Car le marché, ce sont les jeunes. Ils boivent, ils conduisent, ils consomment. Dès lors, on ne s'étonnera pas de voir les premières campagnes de promotion de la boisson s'adresser, en priorité, à cette jeunesse qui se soule en fin de semaine ou en milieu, et de voir se multiplier les « événementiels », le sponsoring sur les concerts et dans les boîtes de nuit. D'où vient aussi que les alcoliers, les Ricard et consorts, lesquels sont toujours les premiers à crier au scandale dès que se profile une campagne au sujet de l'alcool, cette fois demeurent muets ? C'est que l'intention est claire, les intérêts partagés, et l'entente évidente, entre ceux dont le métier est de vendre de l'alcool et ceux prétendant vendre un produit permettant d'en maitriser les pires effets. Vendre, dans un même mouvement, le poison et l'antipoison, n'est-ce pas, finalement, le rêve de tout entrepreneur ?

Fred

Big Blue à l'attaque de la SNCF

Encore un bon coup informatique

Ni EDF ni GDF ne devaient être privatisés lorsque des capitaux privés sont arrivés, c'est maintenant chose faite. La Poste a ouvert son capital et fonctionne déjà comme le privé, et la Commission européenne a annoncé son souhait de voir transformer la SNCF en société anonyme.

Alors que, pour La Poste, le gouvernement était demandeur d'un changement de statut, il se déclare totalement hostile à une telle modification pour ce qui concerne la SNCF. Alors qu'en est-il de sa privation ?

La SNCF se compose de deux parties : l'Épic SNCF (l'entreprise de service public dont les cheminots font rouler des trains) et le groupe SNCF. Le groupe SNCF, en plus de l'Épic, se compose de plus de 650 filiales de droit privé. Au travers de ses filiales, la SNCF permet le transfert des compétences de l'entreprise publique vers les filiales privées (y compris en détachant du personnel). Notons aussi l'ouverture à la concurrence des transports fret et voyageurs, notamment régionaux.

Dans *Le Monde libertaire* n° 1515, je revenais sur le cas Télécom développement (devenu depuis Neuf Cegetel, puis SFR). Dans ce numéro, il est question des services informatiques.

Retour en arrière. En 2008, Géodis (détenu à 98 % par le groupe SNCF depuis la même année) passe un accord avec IBM : l'acquisition d'IBM Logistics, devenant ainsi l'unique prestataire logistique d'IBM (environ un milliard d'euros par an, pendant quinze ans).

Retour en 2010, la SNCF créée une filiale commune avec IBM pour poursuivre l'externalisation de son système informatique. En effet, actuellement, les services informatiques sont en partie externalisés, près de la moitié du personnel est composé de prestataires (2500 cheminots pour 2000 prestataires). L'objectif avoué est de rationaliser les coûts en ramenant le nombre de SSII (société de prestataires) d'une vingtaine à cinq ou six. Le hic est d'une part qu'IBM semble en même temps chercher à rafler des activités alors dévolues aux cheminots, d'autre part que l'externalisation soit en partie réalisée en Inde et en Roumanie.

Les syndicalistes pointent un autre problème : la SNCF aurait oublié d'informer les élus du personnel... Ceux-ci ont donc entamé une procédure pour « délit d'entrave et de non-consultation des instances ».

Ça reste dans le groupe

Pour rassurer les cheminots, la réponse de la direction est toujours la même pour toutes les filiales : « Ça reste dans le groupe. » Voyez un peu : la SNCF crée une filiale qu'elle détient à 100 %, « Stelsia », et cette filiale crée une autre filiale, partagée avec IBM, dont elle détient 51 %.

À chaque tract syndical, ou presque, la filiale a changé de nom ! D'abord un projet de Cortis [1], puis vient Ulysse, suivi de B-5, pour aboutir à Noviaserv... De quoi y perdre son grec et son latin.

Mobilisation cheminote

Les informaticiens cheminots, rarement aussi mobilisés, ont suivi la grève à hauteur d'environ 70 % le 3 février et le 1er avril (y compris dans le collège cadre). Le nouveau patron de la DSIT (l'une des directions informatiques de la SNCF), fraîchement nommé (l'ancien devenant patron de la nouvelle filiale commune), a voulu réaliser un sondage individuel : c'est 95 % du personnel qui est réticent à ce changement.

Ces derniers mois, les services informatiques ont renoué avec la lutte collective : déplacement au « train pour l'emploi à Lille », blocage des bâtiments les jours de grève. Toutes les informations pour suivre la lutte sont sur cortis.fr.

D'jo
Groupe Albert-Camus
de la Fédération anarchiste

1. Un blogueur anonyme, qui semble suivre de près l'évolution du partenariat SNCF-IBM, a pris de cours la SNCF en déposant l'adresse internet de son site cortis.fr. La SNCF s'est vengée en rendant inaccessible le site depuis le réseau interne de l'entreprise.

Police emploi

Quand Pôle emploi sert de souricière aux flics

L'été dernier, la collaboration entre la direction de Pôle emploi d'Orléans-gare et la police avait conduit à l'arrestation d'un sans-papiers.

Mercredi 9 juin, c'est à Dinan, dans les Côtes-d'Armor (Bretagne) qu'un chômeur s'est fait arrêter par les services de police. Cette personne était poursuivie pour une affaire. Comme il avait rendez-vous à Pôle emploi pour un « suivi mensuel personnalisé », une souricière a été organisée entre les forces de police et l'équipe locale de direction de l'agence de Dinan... À l'insu des agents.

Ni le conseiller qui l'a reçu, ni ses collègues n'étaient au courant. C'est à la fin de l'entretien qu'il s'est aperçu, en même temps que le demandeur d'emploi, que la police avait investi l'espace privé de Pôle emploi. À sa sortie, cet homme a été arrêté !

« Ainsi, la direction a obligé les agents à tendre un piège à cet usager et, de fait, à être complices de cette arrestation ! », s'indigne la CGT Pôle emploi Bretagne.

Se pose par la même occasion la mise en danger des agents... Aussi le Comité d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail s'est-il saisi de ce cas.

On peut se demander si ce qu'il reste du service public de l'emploi ne va pas devenir l'annexe du ministère de l'Intérieur ! On glisse déjà de Pôle emploi à Police emploi... Après demain, aura-t-on affaire à Taule emploi ?

Free Barthélemy
Groupe libertaire Lochu, Vannes

Flicage et répression à Poitiers

Pour la libération immédiate des cinq de la fête de la musique. Pour l'abandon des poursuites envers les six interpellés et envers Alain.

C'EST UNE HABITUDE bien établie dorénavant à Poitiers. À chaque manifestation, y compris festive, la police et la Brigade anti-criminalité provoquent, photographient, filment, harcèlent les jeunes militants pour réussir à en arrêter quelques-uns à la fin. Pour faire du chiffre mais aussi et surtout pour isoler les militants et casser le mouvement social. C'est ce qui c'est encore passé lundi, à Poitiers. Ce fut une fête de la musique complètement morte parce qu'institutionnalisée, avec ses rues vides, ses rares concerts choisis, une présence policière massive : cocktail détonnant qui fait de Poitiers une ville tétanisée où règnent l'ennui et l'intimidation. Les policiers, sous la direction omniprésente de M. Papineau, directeur départemental de la sécurité publique (devenu célèbre pour attirer vers lui des petits objets aussi divers qu'une pile, un briquet, un caillou..., sans jamais être en rien blessé), n'ont pas lâché la quinzaine de têtes connues de certains jeunes militants. Jusqu'à ce qu'ils entendent, diront-ils, une menace et que, selon leurs déclarations, le même scénario se reproduise : une bouteille atterrisse aux pieds de M. Papineau. Résultat : cinq policiers « blessés » et six arrestations.

Nous mettons « blessés » entre guillemets car les syndicats de police se sont plaints que les policiers n'ont pas pu obtenir des ITT de la part du CHU, ce qui voudrait dire que ce n'était pas si grave qu'ils le prétendaient... Et comment se fait-il que sur douze policiers sur-entraînés et dont c'est le métier, cinq se fassent « blesser » par six jeunes plutôt fluets dont deux filles (des militants dont on a vu l'état physique bien amoché au tribunal) ? Manque d'entraînement ? Maladresse ? Désir de passer pour « victimes » ? Les policiers de la Bac, fragiles ? Qui veut croire à cette fable sinon le préfet qui s'est empressé de porter plainte au nom de l'État et quelques personnes à l'affût du moindre fait divers.

Selon le Comité anti-répression, il ne s'agirait que de méthodes de répression policières des mouvements sociaux, méthodes déjà expérimentées dans les quartiers puis un peu partout : harcèlements, suivis de tabassages, d'arrestations, de gardes à vue prolongées et de procès. Que faisaient donc la police et la Bac à la fête de la musique, des heures durant ? N'étaient-ils pas là pour provoquer et en découdre ? Et le maire n'était-il pas au courant de leur omni-présence et de leurs projets ?

Comment donc les juges pourraient-ils encore faire confiance à M. Papineau, un homme qui fut, le 10 octobre, tout à la fois la victime, le témoin, celui qui arrête, celui qui interroge, celui qui enquête... l'homme orchestre de la répression quoi ! Et tout cela sans l'ombre d'une seule preuve... Un talent rare qui devait être réutilisé ? Comment les juges ne s'apercevraient-ils pas que c'est cousu de fil blanc : plus de 30 policiers au procès mercredi 23 juin, 12 se portant partie civile, et le chef des RG présent. Et encore : un policier avec une attèle qui peine à faire semblant de boiter ? Sans oublier un commissaire Papineau sur son 31, faisant une entrée et une sortie spectaculaires ! Bref il ne manquait plus, comme le dira d'ailleurs une avocate, que la venue du ministre de l'Intérieur et la pièce du 10 octobre était rejouée. Farce sinistre.

Pourtant, les juges ne croient pas toujours aux fables de la Bac. Même si le parquet s'est pourvu en cassation, Nina a été relaxée, au début de l'année, sur demande de l'avocat général lui-même. Tous les policiers ne semblent pas y croire non plus. Qui pouvait envoyer, il y a quelques mois, la note de M. Papineau – lettre étonnante et fort instructive dans laquelle il mettait en cause le Comité anti répression et la presse – à cette même presse locale sinon l'un des policiers destinataire ?

Outrage, rébellion et violence sont cités en chefs d'inculpation contre les 6 jeunes militants qui, heureusement, décident de ne pas accepter la comparution immédiate, ce sinistre outil de la justice pour annihiler toute possible défense. Le procès a donc été renvoyé au 8 juillet, mais, en attendant, cinq jeunes militants sont en détention provisoire à la prison de Vivonne et la dernière est placée sous contrôle judiciaire.

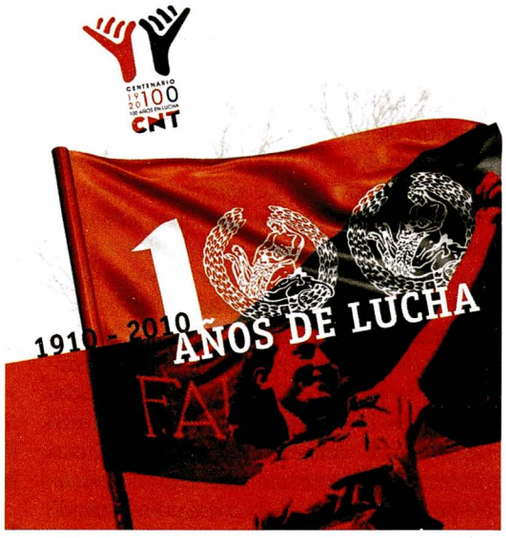
Que les forces de l'« ordre » se sentent aussi libres dans leurs façons d'agir n'est que la traduction d'un rapport de force en leur faveur. Grévistes, jeunes militants, sans-papiers, « radicaux » en font les frais depuis trop longtemps. Plus que jamais nous appelons à ce que la peur change de camp.

Le Comité poitevin contre la répression des mouvements sociaux appelle à un premier rassemblement en même temps que le rassemblement de soutien à Alain (convoqué le lendemain par la juge d'instruction du TGI de Paris pour « outrage ») lundi 28 juin à 18 heures devant le Palais de justice.

Cécile
Groupe Pavillon noir Poitiers

Cent ans d'anarcho-syndicalisme

Deuxième partie



Le texte qui suit est la seconde partie du document que nous avions résumé dans le numéro 1601 du *Monde libertaire*. Comme nous l'avions déjà dit, il souligne la force et l'importance de l'imprégnation des idées libertaires dans la société espagnole, notamment en ce qui concerne l'aspect culturel.

Ramon Pino

Groupe Pierre-Besnard

cnt 367
Mayo 2010
VI época - Madrid
www.periodicocnt.org
1,50 €
Órgano de la Confederación Nacional del Trabajo
Especial educación
Éxito en las jornadas de Barcelona
Ni un sólo recorte más!
Paro
Reforma laboral
Sistema de pensiones
ERE's
Pagar SU crisis...
1º de mayo
CNT
1910-2010
www.cnt.es

Action culturelle de l'anarchisme

Le mouvement libertaire organisé s'est d'abord préoccupé d'enseigner à lire et à écrire aux ouvriers et paysans. Le prolétariat conscient et instruit était la base fondamentale pour faire la révolution et changer la société. La culture libertaire était axée sur la publication de livres, brochures, revues et périodiques, ainsi que sur la création d'athénées, d'écoles, de coopératives, de mutuelles, de syndicats, etc.

Autre rôle significatif : celui développé par l'École moderne de Ferrer qui servira d'exemple pour la création des écoles rationalistes. Toutes ces initiatives influeront définitivement le prolétariat et seront la base de la philosophie culturelle de la CNT.

La culture ouvrière autodidacte

Il s'agit de la culture valorisant les liens entre l'individu et son environnement écologique, dont le but est l'usage de la production et non le profit. L'influence des anarchistes français Élysée Reclus (pour sa géographie sociale) et Paul Robin (pour le néomalthusianisme) traversera le mouvement anarchiste ibérique pour donner naissance à une nouvelle culture de la nature et de l'espace urbain.

Les athénées libertaires

Ces espaces de culture et de formation commencèrent à se développer dans les villes au XIXe siècle, à l'aube de la révolution industrielle, à l'initiative des couches populaires, mais furent en grande partie récupérées par la bourgeoisie et l'Église catholique. Il faudra attendre le début du XXe siècle pour voir naître les athénées populaires, les cercles républicains et les maisons du peuple, authentiques universités populaires qui virent surgir de leur sein les athénées libertaires, qui se développèrent sous la seconde République.

Souvent, ces athénées partageaient des locaux avec la CNT et se transformaient en lieux de rencontre avec les habitants du quartier (de la ville) ou du village, diffusant les idées libertaires par le biais de leurs brochures, livres, représentations théâtrales, récitals de poésie, conférences sur la santé et la sexualité, organisations d'excursions, création de groupes naturistes, etc.

La victoire de Franco mit fin évidemment à l'existence de ces athénées. À la mort de celui-ci, le désir de liberté propice à la résurgence du mouvement anarchiste vit naturellement la renaissance des athénées libertaires qui, aujourd'hui, s'occupent – entre autres – des problèmes des habitants du quartier, veillant à ce que les mairies ne prennent pas de décisions contraires à la volonté populaire. Actuellement le nombre d'athénées est bien inférieur à celui des années 1930, mais malgré tout, ils continuent leur action culturelle et revendicative, créant ainsi un espace de liberté autogérée, refusant les subventions publiques qui endorment d'autres associations, et dépendant uniquement des cotisations de ses membres et des activités organisées afin de recueillir des fonds.

Ferrer i Guardia et le rationalisme antidogmatique de l'École moderne

Francesc Ferrer i Guardia fonde son École moderne en 1901, issue de diverses influences notamment de l'anarchisme, de la libre-pensée et de la franc-maçonnerie. On peut retrouver la trace de Paul Robin, Sébastien Faure, Léon Tolstoï, Rousseau, Pestalozzi ainsi que des propagateurs de l'École nouvelle : Dewey, Montessori et Decroly.

Ferrer va être le porte-drapeau d'une raison qui, en termes d'enseignement, s'est opposée à l'autorité et à la foi qui prétendaient détenir en leur sein la vérité des connaissances. Pour Ferrer, la raison, dans son école,

se transforme en outil pour combattre l'ignorance et l'erreur, mettant en relief sa capacité à entrer dans la réalité pour s'imprégner du savoir qu'elle renferme, en dehors de tout préjugé ou *a priori*.

Mais dans le rationalisme proposé par Ferrer, il ne suffit pas d'utiliser la raison pour connaître ou interpréter le monde, il faut également développer une attitude rationnelle critique envers tout ce qui, traditionnellement, s'est opposé au savoir et donc à l'émancipation de l'être humain.

La presse anarchiste et anarcho-syndicaliste jusqu'en 1939

Base de développement importante de l'anarchisme, la propagande consiste à éditer des livres et des brochures et à publier des périodiques, des revues et des quotidiens. L'objectif ? Délivrer une information alternative pour dénoncer les abus des possédants de la bourgeoisie ou pour faire le point sur les grèves en cours et diffuser les idées libertaires.

Paco Madrid nous dresse une liste des innombrables titres de la presse anarchiste, entre autres : *Solidaridad Obrera* créé en 1907, devenant quotidien en 1916, *Tierra y Libertad* (Terre et liberté) fondé en 1888 qui se transforme en organe officiel de la FAI, le quotidien *CNT*, voix officielle de la confédération à l'échelon national (le 14 novembre 1932).

Si cette nombreuse presse anarchiste accordait plus d'importance au fond qu'à la forme, le style n'en était pas absent, ni les incursions dans le domaine littéraire et poétique. Le gros des articles publiés était rédigé non pas par des journalistes professionnels (il y en eut peu, principalement dans les quotidiens), mais par des ouvriers ou des paysans qui considéraient cette tâche comme un acte militant et donc bénévole. À signaler que le taux d'analphabétisme en Espagne avant 1936 (près de 50 %) était pallié par la pratique des lectures publiques des journaux par ceux qui savaient lire.

La presse libertaire dans la clandestinité (1939-1975)

Malgré la répression féroce qui suivit la victoire militaire de Franco en 1939 – qui se traduisit par le démantèlement de tous les comités nationaux clandestins de la CNT – la presse confédérale continua de paraître plus ou moins régulièrement jusqu'en 1947. Qu'il s'agisse de *Solidaridad Obrera*, *CNT*, *Castilla Libre* ou de toutes les publications régionales de la CNT ou des Jeunesses libertaires. Certains numéros furent même confectionnés manuellement à l'intérieur même des prisons où les comités cénétistes se reconstituaient.

Bien qu'un déclin de la presse libertaire s'amorce à partir des années 1950, des bulletins ou périodiques continueront d'être édités, étant ainsi souvent la seule source fiable d'information des luttes sociales sous la dictature franquiste, en même temps qu'une réaffirmation constante de l'idéal anarchiste et anarcho-syndicaliste.

La presse libertaire pendant la transition (1976-1980)

Des revues indépendantes, que l'on peut qualifier de libertaires à leur début, rencontrent un écho favorable dans les milieux anarchistes (*Ajoblanco*, *Bicicleta*, *Askatasuna*), atteignant des tirages de 10 000 à 50 000 exemplaires, mais qui disparaissent au début des années 1980 (ce qui correspond d'ailleurs à une période de recul de la mouvance libertaire). Parallèlement à ces revues indépendantes vont voir le jour une multitude de bulletins ou périodiques des différentes sections syndicales de la CNT, ainsi que les publications des nombreux athénées créés pendant ces années de transition.

À noter également les reparutions de revues spécifiquement anarchistes comme *Nosotros*, *Tiempos Nuevos*, *Tierra y Libertad* (toutes éditées par la FAI) ainsi que *Mujeres Libres* (par le groupement du même nom).

La presse libertaire en Espagne (2001-2009)

La presse anarcho-syndicaliste est divisée en trois : celle de la CNT, celle de la CGT espagnole et celle de Solidaridad Obrera, et leurs dérivés « locaux ». La presse anarchiste est partagée avec d'une part : la FAI, les Jeunesses libertaires, les anarcha-féministes et, d'autre part, les organisations thématiques : écologiques, antimilitaristes, antiprisons, punks, etc. De 1976 à 2005 on recense 1400 titres. Pour les années 2001 à 2009 un total de 273 publications voit le jour, ce qui peut paraître beaucoup mais représente en fait une certaine baisse : on estime qu'à la fin 2009 seulement 35 périodiques auraient été créés.

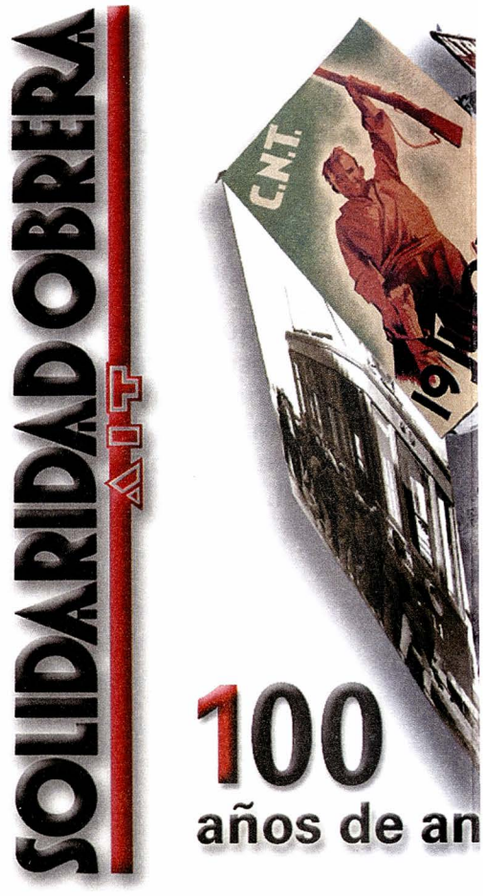
Il y a plusieurs raisons à cela : le déclin de la lecture (y compris chez les anarchistes), la publication de textes longs, confus et en dehors de l'actualité, le manque d'attraction des publications (notamment auprès des jeunes qui ont une culture visuelle) et, bien entendu, le phénomène Internet sur lequel on trouve maintenant de nombreuses publications libertaires (certaines ayant complètement renoncé à l'impression papier).

Malgré tout, Carles Sanz conclut : « Des signes d'espoir laissent à penser que certaines de ces revues ont une qualité suffisante pour stimuler le débat et la réflexion. »

L'art graphique révolutionnaire

Miguel Sarró « Mutis » nous dresse un panorama détaillé de l'essor des arts graphiques en Espagne, par le biais de ses dessinateurs et affichistes, qu'ils soient anarchistes ou qu'ils aient produit des affiches commandées par les organisations anarchistes.

Sur ce même thème, il est vivement recommandé de se procurer les deux volumes publiés par les Éditions libertaires : *Les Affiches des combattants de la liberté*, en vente à la librairie du Monde libertaire.



Révolution sociale et procréation ouvrière consciente

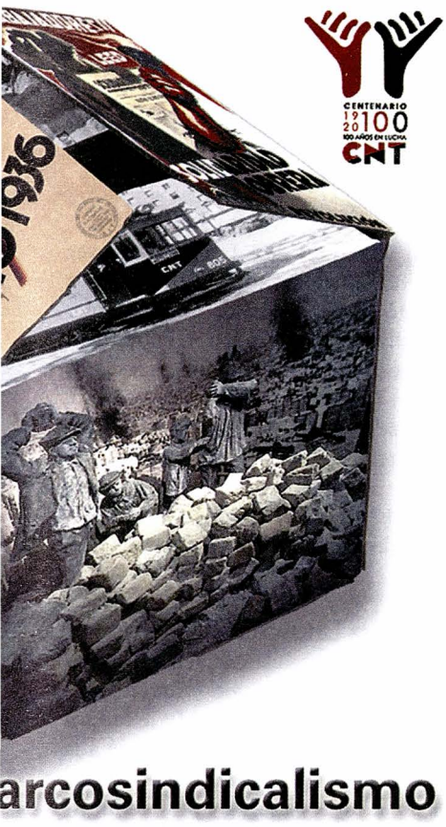
Édouard Masjuan rappelle ici le développement des idées néomalthusiennes diffusées dans les milieux ouvriers par le biais de la propagande anarchiste (comme Paul Robin et d'autres l'avaient fait en France).

Le naturisme intégral ou libertaire

Le naturisme en Espagne connaît son apogée dans les années 1920 et 1930 avec, comme référence, le retour à la nature. Il existera diverses tendances dont celle dite du naturisme intégral, qui considère impossible d'être naturiste à 100 % sans qu'il y ait eu auparavant une révolution sociale, se rattachant ainsi à la pédagogie libertaire, à la libération de la femme et au néomalthusianisme.

La santé libertaire en Espagne

La santé est un problème pris en compte chez les anarchistes de tous les pays. Un grand nombre de professionnels de la santé seront des militants anarchistes, suite au constat des effets de la révolution industrielle sur les conditions de vie et de travail du prolétariat. Martí Boscá étudie ce problème sous six périodes (allant de la 1ère Internationale à la clandestinité sous Franco) donnant « un bref résumé avec quelque noms parmi les centaines de militants libertaires qui pensèrent que la révolution sociale était la meilleure thérapeutique pour une société malade ».



La littérature anarchiste

Gimeno nous donne une définition de la littérature anarchiste : « Littérature qui prend comme base quelques éléments constituant le fondement théorique de l'anarchisme, à savoir le rejet de l'autorité et de toute oppression de la part d'un individu ou groupe d'individus sur d'autres ; ce qui implique le rejet de l'État et de ses institutions fondées sur la hiérarchie (armée, salariat, etc.). »

Dans ce sens, il est évident que la littérature anarchiste ne consiste pas seulement en créations exclusivement anarchistes mais, également, en œuvres basées sur les thèmes défendus par l'anarchisme.

Poésie libertaire en action

La sensibilité poétique est présente dans les publications acrates dès la 1ere Internationale. Avec la création de la CNT, les groupes culturels se multiplient dans toute la péninsule : les les athénées, les cercles culturels, les syndicats, et les coopératives disposeront de groupes poétiques qui aideront à promouvoir le cénétisme et la culture libertaire dans les quartiers des villes, dans les villages et les bourgs.

Le combat poétique libertaire atteint son apogée pendant la guerre civile grâce aux groupes poétiques constitués autour des syndicats de la CNT, des Jeunesses libertaires, de Mujeres Libres, des athénées libertaires, des comités révolutionnaires de quartiers ou des comités des entreprises collectivisées.

Pour compléter ce chapitre, Mateo Rello dresse un portrait du groupe de poètes catalans : Los de Barcelona (Ceux de Barcelone), tandis qu'Adán Olisipio évoque, lui, le groupe surréaliste de Madrid.

Le théâtre anarchiste en Catalogne (1890-1914)

Une des premières œuvres, *L'Archidiacre de San-Gil* (1886), évoque la Commune de Paris. L'année 1894 voit la création à Barcelone de la Compagnie libre de déclamation, dont le but est de présenter des œuvres en marge du répertoire commercial de par leur contenu politique et, en même temps, d'inclure des œuvres au contenu explicitement anarchiste.

D'autres troupes se succèderont jusqu'à la guerre avec la FCSTA (Fédération catalane des sociétés de théâtre amateur) progouvernementale (Généralitat) et le Suep (Syndicat unique des spectacles publics) d'obédience anarchiste. La victoire de Franco mit fin à ces structures organisationnelles théâtrales.

Cinéma anarchiste

La naissance du cinéma a été une des créations humaines qui ont le plus marqué le XXe siècle. Les premiers films mettant en scène des anarchistes seront plus que caricaturaux : l'anarchiste est comploteur, lanceur de bombes, etc. Puis, les anarchistes eux-mêmes s'approprieront ce nouvel art. Cerviño Vila nous rappelle les premières œuvres françaises évoquant le prolétariat et ses luttes : *Victime des exploiteurs* (1914), *La Commune* (1914), l'expérience du Cinéma du peuple et du Cinéma éducateur des années 1920, le travail de dialoguiste de Jacques Prévert, le groupe Octobre des années 1930 et le cinéma militant issu de mai 1968.

En Espagne, et par le biais du Suep puis du SIE (Syndicat de l'industrie du spectacle), la CNT produira et distribuera de nombreux documentaires de propagande et des reportages sur la guerre qui fait rage, mais également des œuvres de fiction dénonçant les travers de la bourgeoisie et glorifiant l'idéal libertaire.

Plus près de nous, en 1967, sont organisées les Premières journées internationales des écoles de cinéma, qui regroupent tous les représentants de la dissidence politico-cinématographique sous le franquisme.

Plus tard naît la CCA (Coopérative du cinéma alternatif) qui se définit à partir de 1975 comme libertaire. Également libertaire le film *Voyage dans l'exploitation* du collectif SPA (pour Salvador Puig Antich). Par la suite des ex-membres de ces deux collectifs (CCA et SPA) réaliseront deux films militants : *Guerrileros* (1978) et *Quico Sabaté* (1980), tous deux explicitement libertaires. Cerviño Vila complète son article en donnant une liste de films récents mettant en scène des anarchistes ou la guerre civile (*Libertarias*, *Land and Freedom* entre autres).

La guérilla au cinéma et à la télé

De même qu'en URSS des films mettaient en scène Nestor Makhno, le présentant comme un bandit de grand chemin, en Espagne dans les années 1950 sont réalisés des films sur les guérilleros de différents maquis les assimilant à de vulgaires malfaiteurs. Il faudra attendre les toutes dernières années du franquisme pour voir traité à l'écran le sujet de la guérilla « vaincue mais digne » avec plusieurs courts et longs métrages. Dans les années 1980 la télévision (TVE Catalunya) programmera une série de documentaires sur la guérilla, de même que TV Galicia.

Dans les années 1990, sur grand écran cette fois, des films seront consacrés à des maquis spécifiquement anarchistes. D'autres longs métrages sont actuellement en préparation, ayant pour sujet des « figures » de la guérilla.

Le cinéma militant des années 1970

En Catalogne, de 1967 à 1981, un mouvement cinématographique actif se développe en réaction aux abus du pouvoir. Il s'agit très souvent d'œuvres collectives, considérées comme des outils de combat social, politique et citoyen. Beaucoup de ces collectifs sont de tendance libertaire comme la Coopérative de cinéma alternatif dont nous avons déjà parlé.

Cette vague créative prend fin avec la farce que constitue pour ces collectifs la victoire électorale du PSOE en 1982. Malgré tout, les documentaires de cette période dorée du cinéma militant, valent la peine d'être sauvés pour éviter l'oubli qu'ils s'efforçaient de combattre.

En annexe : un chapitre sur Paco Ríos auteur du documentaire *Durruti dans la révolution espagnole*, d'après le livre d'Abel Paz.

Conclusion

Ce document se termine par des interviews de Conxa Pérez et Enric Casañas, membres du mouvement libertaire ayant vécu la révolution commencée le 19 juillet 1936. S'ensuit un entretien avec l'historien du mouvement anarcho-syndicaliste Chris Ealham et une contribution de Noam Chomsky (qu'on ne présente plus).

Comme nous l'avons dit au début, la lecture de ce document de 64 pages est vivement conseillée. Ceux qui comprennent le castillan peuvent y avoir accès sur les sites indiqués ci-dessous [1]. Pour les autres, nous nous proposons de traduire intégralement certains chapitres qui nous paraissent particulièrement intéressants (le choix sera quand même difficile !). Sinon, les différentes centrales anarcho-syndicalistes espagnoles organisent tout au long de cette année des manifestations, conférences, débats, etc. dans différentes villes d'Espagne. On trouve les lieux et dates sur leurs sites respectifs. **R. P.**

1. soliobrera.cnt.es et soliobrera.org

Galice

Réappropriation de la Ría

Le samedi 5 juin, une marche s'est déroulée depuis les villes de Pontevedra et de Marin (province de Pontevedra, Galice, Espagne). Organisée par l'association Pola Defensa de Ría, cette marche avait pour objectif de demander le déplacement de Ence (Empressa Nacional de Celulosa), entreprise nationale de cellulose.

La Ría de Pontevedra correspond à la vaste embouchure du fleuve Lérez, avec de part et d'autre plusieurs petites montagnes de granite, le tout formant un paysage magnifique. Sur la rive droite du fleuve, le long de la route à deux fois deux voies qui relie Pontevedra à Marín, s'est implantée une usine de fabrication de cellulose en 1973-1974, sur des terrains concédés en 1957. Depuis lors, cette usine a conduit, petit à petit, à une pollution directe microbienne et chimique importante du fleuve, notamment par des métaux lourds et du chlore, employé pour le blanchiment de la pâte à papier. Au final, les élevages de moules, tels qu'on peut les voir implantés sur des plateformes au milieu de la Ría de Vigo, ne sont pas possibles ici, tant le risque de contamination est important. Cette usine a donc sinistré tout un pan de l'économie galicienne, c'est-à-dire la pêche, en empêchant l'installation de jeunes pêcheurs dans ce secteur côtier. Elle a, par aillleurs, conduit à une pollution insidieuse de toute la Galice par la création de nouvelles forêts d'eucalyptus, plante exogène, devenue particulièrement envahissante, mais appréciée des producteurs pour sa croissance rapide, permettant d'alimenter plus fortement l'usine Ence. L'ensemble des essences de bois, rencontrées traditionnellement en Galice (chêne, châtaigniers), en pâtit et la suspicion demeure quant à l'origine des grands incendies qui ont noirci le ciel de cette région en 2006. En effet, les forêts détruites ont pu être alors replantées d'eucalyptus.

L'usine Ence a été condamnée pour délit écologique pour ses pollutions en 2006. En vertu de la *ley de costas* de 1988, elle a été mise en demeure de déménager du littoral. En effet, cette loi est un peu l'équivalent de la loi littorale française et interdit toute construction de ce type sur la côte. L'ultimatum du déménagement expire pour l'année 2018. Toutefois, récemment, cette usine a reçu l'autorisation de la Xunta de Galicia (gouvernement autonome de Galice, actuellement entre les mains du Partido Popular, la droite) d'installer une plateforme de biomasse coûteuse et un tel investissement apparaît contradictoire avec un déménagement dans huit ans ! Ces contradictions entre la loi et la concession provenant des autorités administratives galiciennes jettent le doute chez les manifestants que ce déménagement ait bien lieu. En fait, ils s'attendent à ce que l'usine reçoive une nouvelle concession d'exploitation, l'échéance passée. Par ailleurs, la population locale est assez divisée sur cette question de déménagement, notamment par la peur que les 250 emplois de l'usine ne soient pas préservés. Mais, on est en droit de se demander combien d'emplois liés à la pêche ont été sacrifiés par la présence de l'usine.

La marche a débuté à 19h30 depuis les centres-villes de Pontevedra et de Marín. Ce sont près de 3000 personnes qui ont défilé dans le calme. Aucun slogan n'a été scandé au cours du parcours. L'encadrement policier était discret : outre la garde civile et la police locale, la police nationale attendait les manifestants devant la porte de l'usine, quatre mini-bus pour une vingtaine de policiers. Les manifestants étaient venus en famille, avec les enfants. Certaines personnes avaient choisies de faire la route à vélo. Seul, le sens Marín-Pontevedra de la route à deux fois deux voies avait été immobilisé par la police. Arrivée devant l'entrée de l'usine, les manifestants se sont regroupés autour d'une place où deux orateurs ont pris la parole pour exposer la revendication de cette marche, c'est-à-dire la fin immédiate et définitive de l'activité de l'usine à cet endroit, son déménagement, ainsi que la remise en état de *la ría*.

Cet événement est organisé chaque année par l'association *Pola Defensa de Ría*. Il s'agit d'une organisation écologiste, créée en 1987, rassemblant quelque 500 adhérents. Elle revendique un modèle de développement soutenable, basé sur une utilisation rationnelle des ressources, notamment maritime et forestière et un tourisme raisonnable, non un tourisme de masse. Depuis 2002, elle est adhérente de la plateforme civile *Nunca Mais*, mise en place après la marée noire catastrophique du *Prestige*. Parmi ses actions, elle s'oppose aux modifications prévues du port de Marín, à la création d'un autre port à Bueu et réclame le déplacement de l'usine Ence.

Le meeting de fin de manifestation

Parmi les organisations y participant, les syndicats CGT et CNT avaient chacun leur cortège et leurs banderoles. Parmi les organisations politiques, la gauche galicienne était présente. Le *Bloque Nacionalista Galego* (BNG) est le principal parti de gauche nationaliste et indépendantiste de Galice, depuis 1960, proche du PSOE (Parti Socialiste) de J. L. Zappatero avec lequel il a formé une coalition pour diriger la communauté autonome au cours du dernier mandat. Les *Verde* sont l'émanation du mouvement européen dont sont aussi issus les Verts français. *Nós-Unidade Popular* (Nous – Unité Populaire) est issue, elle, du regroupement de diverses organisations (Assembleia da Mocidade). Son idéologie allie marxisme, indépendantisme et eurosceptisme. Par certains côtés, elle apparaît assez proche du NPA français.

Les Xuventudes Libertarias Do Morrazo

Outre la CNT, les anarchistes étaient représentées par le jeune groupe Xuventudes Libertarias Do Morrazo (XLM, Jeunesses Libertaires de Morrazo). Ce groupe, créé à la fin de mai 2010, regroupe la jeunesse anarchiste et punk du *comarca* (division administrative espagnole pouvant se traduire par comté en français, mais sans véritable équivalent) de Morrazo, jusqu'alors désunie, mais se retrouvant à l'occasion de diverses manifestations. Regroupant maintenant quelque 50 jeunes, ils s'impliquent dans les luttes locales (comme celle pour la défense de la Ría) et dans l'occupation de squats. Après contact avec la *Federación Anarquista Ibérica*, ils cherchent à s'impliquer de plus en plus fortement dans les luttes locales, afin de la rejoindre, une fois leur existence locale bien établie.

Au final, cette marche est considérée par les organisateurs comme un véritable succès : espérons qu'elle aboutira à la victoire et au déménagement définitif de cette usine de la Ría pour s'installer dans un environnement moins fragile et avec des équipements de recyclage réellement satisfaisants. Elle apparaît aussi un succès pour XLM, qui est apparu bien visible avec une dizaine de militants, des slogans (en galicien), des drapeaux noirs et une banderole. Avec un tel enthousiasme, gageons que leur avenir est assuré et souhaitons leur des luttes victorieuse.

Gwenolé Kerdivel

Groupe La Sociale, Rennes, envoyé spécial en Galice
Avec la complicité d'Alicia

Pour en savoir plus :

Site de l'association Pola Defensa de Ría : www.apdr.info

Site du groupe anarchiste Xuventudes Libertarias Do Morrazo : www.xuventudeslibertariasdomorrazo.blogspot.com

À propos du *Crépuscule d'une idole*

Quand l'enfant tue son père

Jacques Lesage de La Haye

Analyste reichien. Formateur au Cercle d'Études Wilhelm Reich.

Michel Onfray sous-titre son livre « L'affabulation freudienne. » [1] La charge est massive. Nous pouvons lire : « On découvre un Freud de mauvaise foi, opportuniste, envieux, intéressé, teigneux, hésitant, sûr de lui, avide de succès, de notoriété et d'argent, courant après la reconnaissance universitaire, névrosé, somatisant, croyant à la numérologie, à l'occultisme… » Onfray enfonce le clou : « Une mauvaise foi butée chez un individu qui refuse de reconnaître ses erreurs et préfère tout incendier plutôt que d'avouer une erreur avérée.»

Le diagnostic de l'auteur tombe parfaitement dans la terminologie des débuts de la psychanalyse : « Tout Freud est donc là ; la psychonévrose du personnage avec une tabagie comme addiction compulsive. » La volonté d'abattre Freud ne fait pas de doute. Mais un tel acharnement ne manque pas d'intriguer. Pourquoi ?

Six cents pages pour démolir le fondateur de la psychanalyse ! Le titre de l'ouvrage est surprenant. Freud n'est pas une idole, juste un maillon dans la chaîne de ceux qui ont élaboré la thérapie. Manifestement, l'érection de la statue a pour fonction de permettre son déboulonnement. C'est la tâche à laquelle s'est attelé le philosophe.

Pour lui, la psychanalyse n'est pas une discipline thérapeutique, juste « une illusion, une apparition, un mirage dans le désert ». Freud n'est donc pas un psychanalyste, mais un fakir, un charlatan ou un gourou, quand il prétend soigner. En réalité, *Le Crépuscule d'une idole* veut démontrer que Freud n'est rien d'autre qu'un philosophe.

L'auteur des *Études sur l'hystérie* prend sa revanche sur les philosophes qu'il trouve méprisants, en proposant une théorie qui n'est rien d'autre que sa propre vision du monde.

Michel Onfray conteste l'existence du complexe d'Œdipe. Il estime que c'est une invention de Freud, liée à son autoanalyse, mais ne correspondant à aucune réalité socio-culturelle. Il en parle, faisant référence à une lettre à Fliess du 15 décembre 1897, comme « sa découverte du prétendu complexe d'Œdipe ! ». Mais, avec un aplomb incroyable, il affirme que Freud était le seul homme à avoir ce complexe à la fin du XIXe siècle et écrit sans sourciller : « Cette pathologie n'avait pas de nom, elle deviendra sous la plume de Freud le complexe d'Œdipe dont il fera une pathologie universelle dans le seul but de vivre moins seul avec elle… » Souvent redondant, le philosophe ajoute quelques pages plus loin : « Voici donc la clé de l'épistémologie freudienne : l'extrapolation d'une théorie universelle à partir d'une aventure personnelle. »

Reprenons le débat à la base. Depuis Malinowski, Margaret Mead, Lévy-Strauss, Georges Devereux et Tobie Nathan, nous savons avec certitude que l'Œdipe n'est pas universel. Les structures mentales des individus fonctionnent à partir de l'intégration de schémas clairement ethniques, culturels et religieux. La problématique la plus courante chez les Occidentaux ne se retrouve pas chez les Wolofs, les Antillais, les Rénionnais, les Indiens d'Amérique ou les Kanaks immergés dans leur culture. Par contre, elle apparaît chez ceux qui sont installés dans un pays occidental depuis deux ou trois générations. Ce n'est, d'ailleurs, pas pour rien que ceux qui sont en cours d'acculturation se construisent à partir d'une double appartenance et souffrent souvent de problèmes identitaires.

S'en prendre à Freud pour démolir la psychanalyse consiste à faire l'économie de ses contemporains et successeurs. Cette méthode thérapeutique n'est pas l'invention du seul médecin viennois. Comme le remarque à juste titre Onfray, d'autres y ont largement contribué : Janet, Breuer, Bleuler, Charcot, pour ne citer que ceux-là. Puis il y a eu Rank, Jung, Adler, Reich, Mélanie Klein, Dalbiez, Groddeck, Balint, René Held, Nacht, Lagache, Winnicot, Lacan et tant d'autres.

La discipline s'est étoffée

Au départ subversive et respectueuse de la liberté, a constaté que le complexe d'Œdipe ne concernait qu'une partie des individus. Adler a mis en évidence le fait que, pour certains, le problème n'était ni sexuel, ni incestueux, mais plutôt de l'ordre de la volonté de puissance et du sentiment d'infériorité.

Nous-mêmes, aujourd'hui, avons des sujets

qui ne nous entraînent pas du tout sur le terrain de la sexualité. Le manque de confiance en soi, les carences narcissiques primaires et la compulsion de répétition à l'échec les amènent à surcompenser dans une revendication de supériorité à laquelle ils ne croient pas vraiment eux-mêmes.

De plus, Jung, sans doute moins phallocrate que Freud, s'est rendu compte que parler d'Œdipe pour une femme serait une aberration. Dans ce complexe, en effet, le garçon est inconsciemment amoureux de sa mère et donc rival de son père. C'est pourquoi, cherchant un nom dans l'Antiquité, il a trouvé celui d'Electre qui, pour la fille, est symétrique d'Œdipe. Il aurait, du reste et sur le plan symbolique, tout aussi bien pu retenir le nom d'Antigone.

Les contre-cartes postales d'Onfray

Dans ce qu'il appelle ses contre-cartes postales, Onfray conteste toutes les idées fortes de la psychanalyse. Dans la deuxième, il nie le « refoulement strictement libidinal et... œdipien ». Ce qu'il ignore, c'est que beaucoup de problèmes psychopathologiques n'ont rien à voir avec la libido au sens strict du mot et encore moins avec l'Œdipe. Tous les psychanalystes d'aujourd'hui le savent. L'argument est donc passéiste et, de ce fait, dépassé. Avec Wilhelm Reich, le concept de la libido a été remplacé par celui d'énergie vitale.

Avec la cinquième contre-carte postale, il assimile la psychanalyse à la magie et à l'effet placebo. Il ignore magnifiquement le transfert et le contre-transfert, les émotions et les sentiments partagés par le patient et le thérapeute qui permettent à l'analysant de revivre son histoire, de l'analyser et de se reconstruire. Mais encore faut-il l'avoir vécu pour le savoir...

Le Crépuscule d'une idole assène : « La psychanalyse, c'est la thèse de ce livre, est une discipline vraie et juste tant qu'elle concerne Freud et personne d'autre. » Soit ! Mais, alors, pourquoi Michel Onfray a-t-il besoin, lui aussi, de tuer l'un de ses trois substituts paternels, Sigmund Freud ? Et à quand Marx et Nietzsche ? En tout cas, Sigmund n'est pas seul. Avec Michel, ils sont deux à pratiquer le meurtre du père.

La psychanalyse : méthode thérapeutique ou philosophie ?

Prétendre que la psychanalyse n'est pas une méthode thérapeutique, mais une philosophie, est une double erreur, car nous trouvons autant de philosophies que de psychanalystes et c'est, de surcroît, nier les innombrables succès obtenus par la plupart d'entre eux. Les échecs existent. Mais ils ne suffisent pas pour autant à invalider la théorie et ses applications pratiques. N'oublions pas qu'il existe de nombreuses écoles psychanalytiques et que tel ou tel argument d'Onfray peut s'avérer exact pour l'une et pas pour l'autre. Par exemple, Onfray s'attaque à ce qu'il appelle la ritournelle de Freud : « Le rêve est l'accomplissement (déguisé) d'un souhait (réprimé, refoulé). » Il y a longtemps que ce schéma simpliste a été abandonné. Le rêve est beaucoup plus compliqué que cela ! Ce peut être une peur, une angoisse, une terreur, une fuite, une anticipation, une compulsion de répétition d'échec, un déni du réel, un retour en son contraire, une tentative d'exorcisme et tellement d'autres constructions... La réalisation d'un désir inconscient, oui, bien sûr, cela peut arriver, mais ce n'est pas la règle.

Reprenons l'affirmation péremptoire d'Onfray : « La psychanalyse, c'est la philosophie de Freud et non une doctrine scientifique universellement valable. » Qui prétend que la psychanalyse est scientifique ? Aujourd'hui, plus personne ne s'y risquerait. C'est une technique rigoureuse aux multiples points forts, selon les approches, mais en aucuns cas universelle, l'ethnopsychiatrie l'a prouvé depuis longtemps.

L'affabulation freudienne s'exclame de manière grandiose : « Mesurons avec effroi combien l'obsession du meurtre du père génère chez Freud des prises de position extravagantes, délirantes, incompréhensibles, antisémites même... » Que ne mesurons-nous pas avec terreur l'acharnement du fils Onfray à tuer le père Freud ?

Comble de l'ironie, dans sa machine à détruire, l'auteur du *Crépuscule d'une idole* emploie un terme psychanalytique, pulsion de mort, sans réaliser que, par le fait même, il valide ce qu'il veut anéantir. Pire, il ignore, encore une fois, que ce concept a été très critiqué et même retiré du corpus analytique par Reich et ses descendants. De nombreux analystes freudiens et même lacaniens y ont également renoncé. Il s'agit tout simplement de la pulsion de vie malade.

Par contre, souligner le déni du corps de Freud constitue une juste remarque de la part d'Onfray. C'est ce qui explique la remise en question de la psychanalyse classique par Reich, qui, de surcroît, a souligné l'importance de la dimension politique. D'où l'invention d'une thérapie désormais bio-psycho-sociale.

Histoire de se faire plaisir, Onfray essaie de ridiculiser les diverses théories psychanalytiques : « Pour un même objet d'analyse, on obtient des diagnostics hétérogènes et personnels du genre : complexe d'Œdipe freudien, infériorité d'organe adlérien, archétype jungien, stase d'orgone reichienne, objet petit "a" lacanien et autres constructions topiques performatives avec lesquelles se construit l'histoire de la psychanalyse. »

C'est incroyablement réducteur. Pour la seule théorie reichienne, l'important symptôme d'un patient ne se résume pas à une stase d'énergie. Il est, de plus, inutile d'employer le mot « orgone » qui, en l'occurrence, n'ajoute rien. Il serait plus juste de dire que le sujet qui a été traumatisé a eu tellement peur qu'il s'est enfermé dans une cuirasse et que ce fonctionnement de survie l'empêche de vivre, d'aimer et d'être heureux.

Onfray attire notre attention sur le fait que Freud, dans *Cinq psychanalyses*, prétend que sa méthode « incarne la panacée en matière de recouvrement de la santé mentale ». Et après ? Si Reich, dans *L'analyse caractérielle*, souligne qu'il faut cesser d'interpréter à tout prix et de se cantonner à l'attitude passive de l'écoute des associations libres, c'est, en 1930, en raison des échecs de la psychanalyse. D'où son idée de s'intéresser aux défenses et à la ligne des résistances. Cela fait quatre-vingts ans !

La psychanalyse : seulement pour les bourgeois ?

C'est avec raison, par ailleurs, que Michel Onfray dénonce le prix exorbitant des séances de Freud, ce grand bourgeois. Là encore, c'est pour remédier à cet écueil que Reich a créé des dispensaires gratuits à Vienne et à Berlin pour les personnes en difficultés financières. Qui s'en souvient parmi les psychanalystes de maintenant ? Certains répètent sans scrupules la phrase de Freud : « On sait que le fait de pratiquer un traitement à bas prix ne contribue guère à faire apprécier ce dernier. » Un chômeur qui règle 10 euros pour une séance paie aussi cher que le directeur d'une entreprise de communication qui en paie 70.

De la névrose hystérique à la névrose identitaire

Avec le complexe d'Œdipe et le fameux symbole phallique, Freud, digne représentant de son époque, s'affirme phallocrate et misogyne. C'est pourquoi nous ne pouvons que remercier Jung d'avoir créé le complexe d'Electre pour les femmes. Mais il faut aller plus loin. Pourquoi appeler hystérie cette problématique consistant à effectuer du spectacle et de la séduction ? Cela semblerait signifier que le siège de cette pathologie est l'utérus. Pourquoi pas le vagin ?

En Occident, avec l'arrivée du féminisme, surtout depuis les années 1970, les cabinets de psychothérapeutes et de psychanalystes ont vu arriver autant d'hommes hystériques que de femmes. C'est pourquoi nous avons décidé de remplacer le concept de névrose hystérique par celui de névrose identitaire. Par ailleurs, pourquoi ne pas remplacer le symbole phallique par le symbole pantocratique, qui est celui de la toute-puissance ?

La question du normal et du pathologique

Néanmoins, il est un point sur lequel nous devons donner raison à Freud et non pas à Onfray, c'est sur la question du normal et du pathologique. Freud postule avec raison qu'il y a une graduation progressive depuis le sujet le mieux portant jusqu'au fou le plus furieux. C'est toujours un être humain. Il n'y a pas de différence de nature entre les deux. Mieux,

nous observons des états de plus en plus compliqués et graves, en partant de celui qui jouit d'une bonne santé mentale pour arriver à celui qui a complètement perdu la raison.

Onfray ne supporte pas cette vision nuancée, réaliste, progressive et essentiellement humaniste. Il la qualifie de nihilisme ontologique et part dans un délire sécuritaire digne de Sarkozy : « Si le fou équivaut à l'homme en bonne santé psychique, si l'asile psychiatrique se trouve rempli de malades mentaux se distinguant à peine des médecins censés les soigner, si le médecin ne se sépare guère du malade, alors tout vaut tout et, désormais, rien ne permet plus de penser ce qui distingue le bourreau de sa victime. »

Il ne faut pas se mettre à l'abri des mots. Le médecin et le malade sont une seule et même personne, sauf que l'une va à peu près bien et que l'autre plutôt mal.

La critique freudo-marxiste

Michel Onfray se reconnaît dans la critique freudo-marxiste de la psychanalyse. Il oublie que le freudo-marxisme est une théorie qui n'a jamais abouti. Elle se solde par un échec. Il n'est pas possible d'effectuer la synthèse du freudisme orthodoxe qui est franchement complice du capitalisme et du marxisme qui préconise son abolition.

Même les militants de Sexpol, en France, de 1970 à 1980, n'ont pas réussi à mener à bien cette tentative. Reich, qui était à l'origine de cette entreprise impossible, y a renoncé dès 1934. Il suffit de lire *Psychologie de masse du fascisme*. A la fin de sa vie, Reich n'était pas loin d'un véritable anticommunisme promaire.

Conclusion

Il ne sert à rien d'exécuter Freud. Il est mort depuis longtemps. Et la psychanalyse existe toujours. Continuons à la faire évoluer sur le plan social et politique. À cet égard, Wilhelm Reich, toujours lui, nous a magnifiquement ouvert la voie, avec la démocratie du travail. Le personnel de l'entreprise prend ses décisions en assemblée générale. Il n'a pas besoin de chef. Les rémunérations sont égales à travail égal. Cette idée peut s'étendre au quartier, à la ville, à la région, à la société tout entière.

Est désormais possible la synthèse psychopolitique des idées reichiennes et libertaires. Le « type génital » de Reich est l'être libre et respectueux de la liberté d'autrui, décrit par les grands penseurs de l'anarchisme. J. L. L. H.

1. Michel Onfray, *Le Crépuscule d'une idole*, Grasset.

Quelques films

Peu de films marquants en cette période. J'en excepterai quatre. Dont trois qui, dans des genres différents, procèdent du même état d'esprit.

Soul kitchen

De Patih Akin (France-Allemagne, 2008). Le propriétaire d'un restaurant populaire à Hambourg, vaste cantine fraternelle sans prétention culinaire, commence par perdre sa clientèle en embauchant un cuisinier qui vient d'être renvoyé d'un restau chic, pour riposte à un client. Sa cuisine raffinée déroute les habitués; seul le revirement occasionné par un groupe de musique qui répète en ce lieu et invite ses copains au concert, ceux-ci se régalant des plats du chef, sauve l'établissement de la faillite.

À peine sorti de ce mauvais pas, le trop généreux patron se jette dans un autre, confiant le restaurant à son frère, tout juste sorti de prison, pour rejoindre lui-même sa dulcinée... qu'il découvre aux bras d'un autre!

Un ultime rebondissement rendra âme et affluence au lieu, d'une tonalité très « hippy » et « seventies », comme son tenancier, qui malgré ses déboires affectifs et un déplacement de vertèbres qui le rend à demi infirme, parvient, tout douloureux et claudicant qu'il soit, à refaire à son établissement comme à lui-même un nouvel avenir!

Un film sur l'amour humain sous toutes ses formes, sur le courage et l'altruisme, qui évoque l'inoubliable *Bagdad Café*.

Au même moment, à la Cinémathèque, dans la très belle rétrospective Tournages Paris-Berlin Hollywood (1910-1939), on programme *Mon homme Godfrey*.

Mon homme Godfrey

Cette œuvre de Gregory la Sava (États-Unis, 1939) témoigne d'une préoccupation sociale et humaniste comparable.

Le réalisateur construit son film sur l'opposition des très riches et des très pauvres. À partir d'un jeu de société où un prix fictif couronne la présentation de ce que la bourgeoisie appelle pudiquement « une personne oubliée », le loup, c'est-à-dire un clochard, est introduit dans la bergerie de luxe: ce club de loisirs perpétuels qu'est une famille de la haute, entretenue par son seul chef, où épouse et filles, maquereau parasite, domestiques en place, s'accordent à maintenir ces barrières dorées entre eux et le vrai monde – celui de la décharge où vivent Godfrey et ses copains.

L'amour (improbable) entre les représentants des deux classes fera la révolution, artificiellement aidé par la révélation de l'ancienne fortune du SDF – facilité de scénario, également idéologique.

Mais le filmage du néant des riches en vase clos, soutenu par un dialogue très brillant, est époustouflant.

Là aussi, le personnage central fait preuve d'une générosité infinie dans la misère, où il se préoccupe du sort de ses compagnons et les traite avec respect, et dans l'aisance retrouvée, puisqu'il les loge et les emploie.

La grosseur des traits ne gêne guère; on sent dès le début qu'on est dans une sorte d'allégorie, de fable sur l'inégalité sociale – l'engagement de l'auteur aux côtés des démunis, contre un ordre monstrueux, se faisant message, voire prophétie politique.

La Tête en friche

De Jean Becker (France, 2009). Encore un joli film libertaire – notre époque aurait-elle la nostalgie de certaines aspirations?

Il s'y agit de l'amour entre un cinquantenaire et une femme de 86 ans. Amour qui tourne autour des grandes œuvres de la littérature qu'elle lui fait connaître, puis qu'il les lui lira à son tour quand elle y verra moins clair. Germain, grâce à elle et aux grands auteurs, accomplit un saut énorme par-dessus le sentiment d'échec et d'ignorance à vie que lui ont inculqués ses maîtres et sa mère – le rapport avec ces destructeurs étant traité caricaturalement. Celui avec la mère notamment, épave alcoolique et acariâtre dont on découvrira une forme de générosité à la fin... La violence qu'elle exerce sur son fils comme sur le partenaire qui se permet de la gifler vient bien sûr de la violence subie – ce gouffre de désamour étant le versant noir du rapport édénique de Germain et Marguerite.

Tout est trop didactique, tout tourne trop bien, mais la science du jeu de Gérard Depardieu – sans doute aussi son rayonnement naturel – et ceux de Gisèle Casadessus (96 ans, on a du mal à le croire!), épaulés par les extraits de Camus, Supervielle, Romain Gary, nous rendent complices et émerveillés.

Traversée aussi par ce vent d'anarchie, la liaison entre la patronne du bar et Yousseff, de trente ans son cadet; pan mineur, mais réjouissant, de ce beau conte.

Les Mains libres

De Brigitte Sy (France, 2009). Un très beau film par l'intensité des rapports humains et la sobriété de leur mise en scène, autour de l'amour fou entre la réalisatrice d'un film sur la prison et de l'un des détenus.

La façon de filmer toute en esquives, par plans brefs, souvent rapprochés, furtifs comme le ballet des corps intouchables dans le cadre pénitentiaire, est très efficace. On est pris dans cette fuite et ces approches risquées; le poids carcéral est évoqué sans aucune violence (contrairement au *Prophète* dont on se demande encore comment il a pu faire si consensuellement illusion): des gardiens ou des visiteurs s'éloignant de dos, derrière des grilles qui se referment les unes après les autres, et cet effleurement douloureux de ceux qui se désirent et ne peuvent même pas se parler.

Le scénario est trop chargé à mon avis: la fascination de cette belle femme cultivée pour les mauvais garçons (un dealer sidéen avant le braqueur Michel, et un indifférent avant lui) est déjà suffisamment tragique sans y rajouter la séropositivité, héritée de sa deuxième liaison.

Comme le signale le générique, ce film retrace des événements réels ayant pour cadre une centrale. Peut-être est-ce l'histoire de Brigitte Sy elle-même? Mais la balance semble trop pencher du côté du malheur – encore aggravé par la mort brutale de Michel, un an après sa libération.

De sensibles esquisses d'amitiés féminines et d'un échange entre Barbara et le directeur de la prison où, malgré le carcan hiérarchique, de la sensibilité et de la compréhension parviennent à passer. Beaucoup d'intelligence et de lucidité dans les commentaires des prisonniers – acteurs sur le film en train de se faire – tirés d'entretiens réels.

Mais pour revenir aux détours de l'intrigue, ce travail cinématographique devait-il être abandonné à la première épreuve... même s'il ressuscite dans cette fiction?

Un jeu très naturel, surtout celui de Ronit Elkabetz et de Carlo Brandt, en phase avec le parti-pris d'un film dans le film, et des dialogues sobres, plus chuchotés que dits quand ils cherchent à déjouer la surveillance, et du coup à peine audibles.

Marie-Claire Calmus

Histoires d'enfants

Quelques réflexions sur *Les Mains en l'air* de Romain Goupil et *Nannerl, la sœur de Mozart* de René Féret, films sortis le 9 juin, films se déroulant à des époques différentes. Pourtant, la comparaison entre deux modes de vie, d'amours et de travail, est riche d'enseignements. Les comparaisons ne se tiennent, je l'espère, pas uniquement dans mon esprit.

Dans *Les mains en l'air*, Goupil articule son indignation de citoyen face aux expulsions d'étrangers et proteste contre le scandale des sans-papiers, vivant dans la peur, alors qu'ils travaillent. Dans la famille française, c'est lui qui joue le père de Blaise, qui est secrètement amoureux de Milana, la petite fille tchétchène. Elle réussit tout, sait ses leçons et communique généreusement son savoir. Blaise, Milana et leurs copains sont élèves d'une classe de CM2. Quand ils comprennent que Milana risque d'être expulsée, les enfants s'organisent, trouvent des solutions alors que les parents font du sur place : le père veut essayer le piston, la mère veut trouver des solutions valables pour tout le monde. Les enfants passent à l'action alors que les parents piétinent et se déchirent sur des positions militantes ou citoyennes.

Les enfants s'organisent en s'appuyant sur leurs expériences communes : pirater des CD et les revendre, se procurer des sucreries de façon pas très catholique et tomber malade quand une interrogation menace. Des gosses débrouillards : leur action de sauvetage s'appuie sur une infrastructure planifiée d'avance pour leur plaisir et les coups durs.

Leur action réussit, Milana et ses parents ne seront pas expulsés, mais Blaise et Milana qui s'aimaient d'amour tendre et platonique ne se voient plus, ils se perdent de vue, c'est tout. Mais c'est une autre histoire.

Nannerl, la sœur de Mozart, le film de René Féret s'appuie sur l'histoire authentique des enfants prodiges Mozart que leur père Léopold exhibe partout. Nous sommes en 1766. Il ajoute autant de romanesque que nécessaire à la tragédie de cette histoire. Il nous montre la famille Mozart dans un pauvre carrosse, serrés les uns contre les autres, endurer les mauvaises routes, souffrir du froid et des dangers multiples. Allant de cour en cour, Léopold Mozart présente partout ses enfants prodiges. Il n'est pas toujours sûr de plaire, ni d'être payé. Mais les deux enfants aiment bien cette vie, alors que cela signifie travail, répétitions, travail et répétitions pour des apparitions rares et des présentations pas toujours rémunérées devant les grands de tous les cours d'Europe.

Quand Nannerl, la sœur de Wolfgang Amadeus Mozart, risque sa vie, sa pureté de jeune fille, pour un seul baiser du Dauphin, elle n'a pas de copains et de copines derrière elle. À peine ose-t-elle se confier à son amie Louise, rencontrée à l'Abbaye de Fontevrault, où les recluses se réjouissent de l'arrivée impromptue des musiciens. Louise est la fille de Louis XV. Elle a été éloignée de la cour. Pour se rapprocher de son père, elle obtient la « faveur » de prendre le voile et de devenir carmélite.

Déguisée en garçon, portant perruque et caleçon, mais maquillée comme une fille, Nannerl approche le Dauphin, alors qu'elle était chargée d'une mission délicate de messagère. Ce n'est que sous ce déguisement qu'elle est autorisée à se présenter devant la Cour. La soudaine passion qu'elle éprouve, occupe ses jours et ses nuits. Elle compose pour le Dauphin. Mais lorsqu'elle comprend que cet amour est vain, elle est seule, abandonnée de tous. Non, son frère ne se sauve pas avec elle pour l'aider à exister comme lui grâce à la musique. Pourtant, leur talent est le même. Mais l'esprit et la Loi ne sont pas de notre temps. La peur de se retrouver seule, la crainte d'être en plus laissée par ses parents, est finalement plus forte que tout. Elle qui était une enfant prodige comme Wolfgang, qui jouait merveilleusement du violon à cinq ans, qui chantait merveilleusement, renonce enfin à faire fructifier son talent. Leur père, Léopold ne lui enseignera jamais la composition. Ce n'est pas pour une fille. Elle discute. Mais elle comprend vite que cela ne mène à rien. Elle brûle ses partitions. Mais que savons-nous réellement de cette vie qu'elle a menée ? Elle avait renoncé à se consumer dans un amour impossible… Se donner à Dieu comme Louise l'avait fait n'était pas sa voie. *Nannerl, la sœur de Mozart* n'est pas seulement un beau film, mais aussi un hommage à une fille sacrifiée par son père à la gloire de son frère. Elle lui survivra pauvrement, mais s'appliquera à réunir et à sauver ses œuvres. Et aujourd'hui ? Les Léopold existent toujours. Les enfants prodiges et leur solitude aussi, mais pour les filles, est-ce vraiment différent ?

Heike Hurst

La beauté de la lame

Lettre ouverte aux amateurs de pignon fixe

Dans les années 1950, MM. Roger Nimier et Henry de Montherlant auraient écrit de nobles pages sur un noble spectacle. Celui des samouraïs juchés sur leurs vélos-sabres, héros de la minceur et de la vitesse, escrimeurs des avenues, jongleurs des pignons, vifs elfes des boulevards ; les cavaliers des *fixies*, les vélos à pignon fixe, bref les vélos sans freins ni dérailleurs. Les vélos nus, qui font corps avec leur cycliste, puisqu'on ne peut les freiner qu'à la force des jambes, et qui contraignent donc à une concentration sans faille, à une dévotion de guerrier.

Le *fixie* se doit d'avoir été fabriqué sur mesure. Raffinement suprême, recycler de vieux cadres anciens authentiques sur lesquels de vrais prolétaires ont sué de la vraie sueur, les équiper des roues les plus technologiques qui se puissent fabriquer (fibres de carbone du monde entier, unissez-vous !) et envoyer le tout chez rien moins qu'un émailleur, pour n'avoir qu'une couleur unique. Un objet qui vous distingue.

Deux théories s'affrontent quant à l'origine du fixie : les coursiers (de New York, ou de San Francisco, ou encore de Tokyo, selon les caprices des hagiographes du pignon), excédés de se faire voler les câbles de leurs freins, auraient remarqué qu'on peut se servir d'un vélo sans frein, en particulier si une longue pratique vous a doté de mollets de fer. Je ne vois qu'un inconvénient à cette splendide hypothèse : le marché du câble de frein à New York atteint-il les mêmes montants olympiens que ceux du marché des *derivatives* et autres *subprimes mortgages* ? L'autre tradition affirme que les skaters et surfers américains auraient trouvé ce moyen efficace de préserver en ville le risque, l'énergie, l'art, la grâce et l'inventivité de leurs pratiques océanes ou bitumineuses.

On glisse sur des motifs moins élevés, tels que, pour les précurseurs probablement pécuniairement mous, le faible coût originel (un vieux cadre, une grosse chaîne, un pédalier, pas de sonnette, pas de phare, pas de rétro, pas de freins, rien de rien), la facilité d'entretien, et l'attrait négligeable, pour les voleurs, d'un vélo extrêmement difficile et dangereux à manier.

Car c'est là le nerf de la guerre : n'importe qui peut voir qu'avec un vélo sans frein, on risque sa vie. La Rochefoucault l'a dit, Napoléon l'a répété, « le courage est la seule vertu qui ne se peut feindre. » Circuler en fixie, c'est se décerner sur-le-champ, et aux yeux de tous, un brevet de trompe-la-mort, un certificat de bravoure et de force.

On peut prôner le droit à l'élégance, le désir irrépressible de liberté, la beauté du risque et la noblesse de l'effort fin, on peut vilipender l'égoïsme d'adolescents attardés qui oublient qu'ils ne mettent pas qu'eux-mêmes en danger, la bizarrerie, pour une fois dangereuse, des caprices de la mode : je suis, pour ma part, affligé par un autre aspect. Prendre des risques, mettre sa vie en danger est l'un des jeux humains les plus anciens. Il est incontestablement l'un des plus spectaculaires, mais il n'est pas l'un des plus sains : la domination, l'oppression des féodaux au Moyen-âge, ou des caïds dans les prisons et les rues, est bâtie sur l'ostentation avec laquelle ils défient la mort, dans le but d'effrayer les prudents, et donc de les contraindre à servir.

Mais certes, aucun « fixieteur » ne semble se livrer au racket sur les vélibotants, par définition munis de cartes de crédit, ni sur qui que ce soit d'autre. Aussi n'est-ce pas en cela que ce jeu gratuit avec la mort m'afflige. C'est le gaspillage de bravoure.

Aller s'exposer sans armes aux matraques des protecteurs de G8, aller s'enchaîner à des arbres, à des voies de chemin de fer, aller déboulonner des panneaux publicitaires en brandissant sa carte d'identité et en se laissant arrêter, aller descendre sur des voies au risque d'amendes inhumaines, ça c'est brave.

Plus simple encore, d'ailleurs. Tenir tête à un patron. Seul. Même quand les autres ne suivent pas ?

Petits « fixieteurs », je vous ne mégoterai pas mon admiration quand je verrai cent d'entre vous aller bloquer le portail de l'Élysée pour protester contre le sabrage des retraites, de la recherche, des hôpitaux, des salaires. En attendant…

Nestor Potkine
dont le mollet est vigoureux autant que timoré

Avis aux abonnés
Sur la bande de routage de votre journal, vous remarquerez, en bas à gauche dans un encadré, un code alphanumérique. Ce code vous permet d'accéder à votre espace abonné sur le site web du *Monde libertaire*
www.monde-libertaire.fr
et d'utiliser certaines fonctionnalités (commentaires des articles, favoris).

Pavillon noir menacé

Le squat caennais sous avis d'expulsion

Deux ans de squat déjà, on est encore là et on se battra pour y rester !

Depuis deux ans, nous avons ouvert un squat politique autogéré, sur des bases libertaires et anticapitalistes, Le Pavillon noir, composé de deux maisons appartenant à la mairie de Caen. Elles se situent aux numéros 10 et 6 du boulevard Poincaré (arrêt de tram Aviation). Ces maisons étaient vides depuis plusieurs années. Elles ne sont pas seulement des lieux d'habitation mais aussi d'activités publiques. Durant ces deux années, nous avons organisé des dizaines de projections, de débats, de concerts, d'activités diverses, et réalisé de nombreux travaux. Se trouvent dans ce lieu une bibliothèque, un infokiosk (textes, brochures), une salle de réunion où se réunissent de nombreux collectifs, une zone de gratuité (vêtements à prendre ou à laisser sans contrepartie financière), etc.

Nous avons décidé d'occuper ces maisons afin d'expérimenter collectivement des formes de rapports sociaux plus libres (non marchands et sans hiérarchie) et d'ouvrir des espaces de coordination, de réflexion et de lutte, de ne plus payer de loyer (qui augmentent de plus en plus, comme la précarité).

Rappelons que les squats sont des lieux précaires, non pérennes, et que les expulsions, toutes directions municipales confondues, sont monnaies courantes. Quant aux expulsions locatives, elles s élèvent chaque année à plus de 100 000, et les forces de l'ordre sont utilisées pour plus de 11 000 cas [1]. Selon l'Insee, en 2009, la France comptait 2,01 millions de logements vides (6 % du parc immobilier) auquel nous pouvons ajouter 3 millions de logements secondaires ou occasionnels. Cette pénurie de logements est maintenue et renforcée par les spéculateurs dont le seul intérêt est l'accroissement de leur profit. Actuellement sur Caen, environ 7 500 logements, soit 5,4 % du parc immobilier sont laissés à l'abandon, alors qu'au même moment on essaye de nous faire croire qu il y a une « crise » du logement. Pour ceux qui ont peu de revenus, le choix se limite à des logements privés, petits et chers, ou à des années d'attente pour des logements sociaux qui s'apparentent souvent à des cages à lapins, plus ou moins délabrés, mal insonorisés, dans des quartiers périphériques.

Après ces deux années de squat riches en expériences et en activités, la mairie a filé les lieux à la société HLM « La Caennaise », créée entre autres à l'initiative de la Ville de Caen, afin de construire des logements « sociaux ». La mairie nous a récemment envoyé deux courriers, signés par M. Jean-Louis Touzé, adjoint au maire, concernant les maisons du n° 6 et n° 10, courriers nous demandant de quitter les lieux de notre plein gré (afin d'éviter de devoir assumer politiquement une expulsion ?). Et, pour quelles raisons devrions nous quitter les lieux ? Pour qu'un « expert » passe voir s'il y a des termites, du plomb ou de l'amiante dans les maisons avant de pouvoir envisager de les raser dans un futur indéterminé ! Un prétexte fort ridicule. On en rit encore ! Voila donc des courriers bien étranges quand on sait en plus que le projet est encore loin d'être bouclé et qu'aucun projet de construction ne peut avoir lieu au n° 6 étant donné la petite surface occupée par la maison. Cela prouve que ce projet de construction de logements « sociaux » (dont les loyers risquent d'être relativement élevés) sert en partie de paravent pour tenter de mettre fin à une expérience autogestionnaire qui défrise nombre d'élus municipaux.

Nous n'allons pas nous laisser faire. Nous sommes dorénavant mobilisés et des assemblées générales et des rassemblements de soutien ont déjà été organisé. Vous pouvez aussi envoyer des messages de protestation auprès de la mairie, au standard : 02 31 30 41 00, ou par mail : mairie@ville-caen.fr

Solidarité contre toutes les expulsions !

Le Pavillon noir
10, boulevard Poincaré à Caen
la_mauvaise_herbe@no-log.org

Abonnez-vous !

On peut maintenant, outre le courrier, s'abonner « en ligne », avec paiement sécurisé et tout et tout :
www.librairie-publico.com
Vous en profiterez pour commander, du même coup, les nouveautés de la librairie du Monde libertaire, et télécharger les récents catalogues au format .pdf
Pour trouver facilement les points de vente près de chez vous, le site
www.trouverlapresse.com
un outil de notre diffuseur, les NMPP, est à votre disposition. Si vous ne disposez pas d'un accès Internet, n'hésitez pas à nous téléphoner : 01 48 05 34 08, entre 14 heures et 19 h 30. Achetez *Le Monde libertaire* le plus souvent possible, et dans le même lieu, et n'hésitez pas à insister pour qu'il soit bien visible.

Radio libertaire

Jeudi 1er juillet

Chronique hebdo (10 h 00) Commentaires anarchistes de l'actualité, sans s'en tenir à l'événement et en le rapprochant des phénomènes plus généraux qui s'inscrivent dans la durée.

Si vis pacem (18 h 00) Émission antimilitariste de l'Union Pacifiste.

Vendredi 2 juillet

A las barricadas (09 h 00) Chroniques de la révolution espagnole.

L'écho des cabines (11 h 00) Émission sur les familles de détenus.

Koumbi (16 h 00) Chroniques africaines.

Radio espéranto (17 h 30) Émission de l'association SAT-Amikaro, pour la défense et la promotion de la langue Espéranto.

Muzar (22 h 30) Autour de l'art contemporain.

Samedi 3 juillet

Chronique syndicale (11 h 30) Luttes et actualités sociales.

Chroniques rebelles (13 h 30) *Aux sources du Rebetiko. Chansons des bas-fonds, des prisons et des fumeries de haschisch. Smyrne — Le Pirée — Salonique* de Gail Holst (Les Nuits rouges). Nouvelle édition, nouveaux enregistrements sur CD… Et un concert. Avec l'auteure et des musiciens.

Bulles noires (17 h 00) Littérature noire, BD et polar.

« Orpheas antissa, les jardins d'Orphée » (21 h 00) Chronique artistique Musique classique et contemporaine.

Dimanche 4 juillet

Chants/Contrechamps (15 h 30) Critique des films à l'affiche : *Tournée* de Mathieu Amalric, *Carlos* de Olivier Assayas, *Copacabana* de Marc Fitoussi, *Puzzle* de Natalia Smirnoff, *Les petits ruisseaux* de Pascal Rabaté, *Dog Pound* de Kim Chapiron, *Année bissextile* de Michael Rowe, *Petits meurtres à l'anglaise* de Jonathan Lynn. Invité musical : Philippe Bal-Blanc, du groupe « Un square à Paris ».

Il y a de la fumée dans le poste (18 h 30) Légalisons le cannabis ! La joyeuse équipe du CIRC traitera en direct de l'actualité des drogues en général et du cannabis en particulier.

Rudies back in town (22 h 00) Approche sociopolitique du mouvement skinhead international.

Lundi 5 juillet

Lundi matin (11 h 00) L'actualité passée au crible de la pensée libertaire.

Trous noirs (16 h 00) Et pourtant ils existent… Rencontres avec des groupes de province de la Fédération anarchiste. Aujourd'hui : le groupe d'Aubenas (Ardèche), La sociale (Rennes, Ille-et-Vilaine) et Pavillon noir (Poitiers, Vienne).

Mardi 6 juillet

Les amis d'Orwell (16 h 00) Une émission contre les techniques de surveillance et les systèmes de contrôle des individus.

Idéaux et débats (18 h 00) Nous accueillerons en direct Didier Daeninckx, pour *Galadio* (Gallimard) et *Éthique en toc* (Gallimard). Chronique « Le dernier pour la route » (critique du roman d'un auteur non francophone). En fin d'émission, nous diffuserons un entretien réalisé le 18 juin 2010 avec Marin Ledun, pour *La guerre des vanités* (Gallimard).

Paroles d'associations (19 h 30) Deux associations tournées vers les SDF : « Un cœur, un toit » propose une aide alimentaire, vestimentaire et d'hébergement, et « Mobil'douches », comme son nom l'indique presque, des douches en bus.

Radio Libertaria (20 h 30) La Poste.

Ça booste sous les pavés (22 h 30) Scène culturelle alternative.

Mercredi 7 juillet

Court-circuit (09 h 30) Philosophie, art et politique.

Blues en liberté (10 h 30) Pot-pourri et rediffusions.

Sans toit ni loi (12 h 00) Émission sur les mal-logés et la précarité

Le manège (14 h 00) Littérature et cinéma.

Léo 38 (16 h 00) A l'heure du goûter ! Reggae et autres.

Femmes libres (18 h 30) Avec Elza Vumi : violences sexuelles, viols massifs de femmes dans l'est de la RDC. Depuis 1996, l'est de la République Démocratique du Congo (RDC) est ravagé par les violences armées, les déplacements et les violations graves des droits humains. La crise, dans cette région, aurait causé la mort de plus de 5 millions de personnes, des femmes et des enfants surtout, tués par les combats ou par leurs conséquences : précarité, maladies, violences, manque d'accès aux services essentiels.

Ras les murs (20 h 30) Émission d'informations et d'analyses, avec lecture du courrier des prisonniers, sur la situation actuelle de la prison et de la Justice.

89.4 MHz en région parisienne

rl.federation-anarchiste.org

Du 17 juillet au 14 août

Paris XVIIIe

La Bibliothèque La Rue (10, rue Robert-Planquette) sera fermée du samedi 17 juillet au samedi 14 août inclus. Réouverture le samedi 21 août à 15h30.
Tél. : 0142233218
bibliothèque-larue.over-blog.com

Jeudi 1er juillet

Pontoise (95)

9h30. Soutien au procès des jeunes inculpés de Villers-le-Bel. Cinq jeunes sont accusés « d'homicide volontaire en bande organisée contre des fonctionnaires en exercice ». Ils risquent trente ans ou plus. Un autre de complicité et de fourniture d'arme. Palais de justice de Pontoise, 1, place Nicolas Flamel.

Lundi 13 juillet

Paris XIIe

19h30. Bal anti-national. Concert avec : Riton la Manivelle & son ogre de barbarie, Hardcore et Ame (hip-hop), Les Sousoupes (soup'n'roll garage) et Djs. 5 euros avec un apéro offert. Menu gargote à prix libre. CICP, 21, ter rue Voltaire, métro Rue-des-Boulets.

Samedi 4 septembre

Cuisery (71)

17 heures. Conférence-débat sur le thème Qu'est-ce que l'anarchisme ? suivie d'un repas festif et d'un concert d'Arsène Lupunk. (sous réserve) Salle du Temps libre.

Dimanche 5 septembre

Cuisery (71).

De 10 à 19 heures. 3e Salon du livre libertaire de Cuisery organisé par la Librairie associative Les Chats Noirs, le groupe libertaire de Saône et Loire et le groupe La Vache Noire de la Fédération anarchiste.

Du 16 au 24 juillet

Dijon (21)

« Qui va garder mon crocodile cet été ? » Chantier d'été de l'Espace autogéré des Tanneries.

C'est l'été ! Envie de se balader ? De se décrasser ? De se prélasser ? De s'amuser ? Participer à l'invasion des pizzas à roulettes à Dijon, projeter vos meilleurs films sur les murs de la ville, tout en vous délectant des fabuleuses brochures de l'infokiosque des Tanneries ? Le hic ? Les vaisseaux qui nous permettraient de partir ainsi à l'assaut de la ville n'existent pas encore. Construisons-les ensemble !

Envie de partir à la recherche d'un trésor enfoui ? Les Hangars Qui Puent vous tendent les bras et vous offrent leurs joyaux : récup', rangement, démantèlement. Après cette profonde immersion dans le vortex, rien de tel pour atterrir que se secouer un peu. Ring, sac de frappe et autres machines de puissance sont à installer pour réaliser la salle de sport, et pour grimper en toute saison un pan d'escalade sera mis au point ! Et pour un réconfort bien mérité, la famille Krisprols nous confiera son savoir faire millénaire en matière de construction de sauna.

Exprimons aussi notre fibre artistique à travers de mémorables parties de griffonnages, d'insolations et d'émulsions et participez à la mystérieuse et incompréhensible apparition du dernier des dinosaures sur la façade des Tanneries, symbole de son mordant et de sa longévité !

Puis comme Georgette, devenons plus intelligents ! Visitons les vestiges des luttes passées : des squats dijonnais, aux communes mexicaines, en passant par chez les soviets à Cronstadt, grâce aux archives des Tanneries et de la Bibliothèque en feu.
D'ailleurs, pour s'en mettre plein la tête, il serait de bon ton de s'organiser un espace approprié, pour travailler, conspirer, élaborer. Après y avoir mis les mains, ouvrons nos yeux, nos bouches et nos oreilles avec la présentation du livre de Susan Sontag *Sur la photographie* ; des ateliers autour de la thématique de la mobilité à travers des textes de Deleuze et Guattari, mais aussi découverte des différents Goldman ayant traversé nos lectures, nos luttes et nos radios.

Et pour se divertir entre chacun de ces intenses travaux physiques et intellectuels… De l'escalade périlleuse, au football non spectaculaire-marchand, en passant par la pétanque du grand champion Molkuch, la natation synchronisée et la danse brésilienne… tout est possible et plus encore ! Pour quitter les tréfonds hagards du hangar vers de plus vertes contrées, un travail stakhanovien est prévu au jardin : planter, repiquer et arroser sera notre lot quotidien !
Rassurez-vous, l'équipe « Plus vitre » sera comme toujours de la partie, ainsi que le traditionnel « Tournoi International de Ping Pong des Tanneries ».

Pour finir en beauté ce fabuleux chantier estival, le 24 aura lieu la SummerCrocodileParty, animée par DJ DoubleDou et DJ Honey ! Le chantier crocodile, le chantier qui a les crocs !
Traduction :
Les chantiers :
Installation d'une salle de sport, construction d'un pan d'escalade intérieur, construction d'un infokiosque, d'un four à pizza et d'une station de projection mobiles, rangement et démantèlement des hangars qui puent, rafraîchissement de la façade, construction d'un sauna, rangement des archives, installation d'une salle d'étude.
Les activités, la détente :
Des tournois : foot, ping-pong, bras de fer… Présentations de livres, pétanque, piscine, danse brésilienne, escalade, jardinage, ateliers dessin et sérigraphie, projections
Et le 24 süberboum :
SummerCrocodileParty !

Vous pouvez ramener vos duvets, tentes et brosses à dents, mais il y a aussi un sleeping. Oubliez vos chiens à la maison.

squat. net/tanneries.
Prévenez de votre passage :
03 80 66 64 81
ou tanneries-np@squat.net.

LE TRAVAIL REND TIMBRÉ !
AFFRANCHISSONS-NOUS !
JAKOKO